



Forum participatif

# « POURQUOI CRÉER? »



FITA 2014

Samedi 22 novembre, 14h-18h, salle 150, Maison des  
Habitants Arlequin, Grenoble

## Index :

A) Présentation du forum participatif « Pourquoi créer » .....	p.2
B) Les réflexions émises par les groupes de travail sur le thème « pourquoi créer » .....	p.3
a. La nécessité de créer - L'artiste.....	p.3
b. Le processus de création et le résultat artistique - La société.....	p.3
c. Pour qui crée-t-on? - Le public.....	p.4
C) Conclusions générales.....	p.5
D) Annexes.....	p.6
a. Groupe 1.....	p.6
b. Groupe 2.....	p.15
c. Groupe 3.....	p.22
d. Groupe 4.....	p.31

## A) Présentation du forum participatif « Pourquoi créer »

Le forum participatif « pourquoi créer » se voulait un espace d'échange qui permette à chacun de s'exprimer à partir notamment de discussions en petits groupes, du recours au théâtre image ou d'autres formes d'expression.

Ouvert à tous en entrée libre, ont été présents notamment des habitants impliqués dans des démarches de création théâtrale collective, des acteurs du Fita, ou encore des professionnels de l'action sociale et de la culture.

La discussion s'est appuyée sur les processus de création du spectacle « Tutsis » et du film « Nos vies ordinaires » programmés au Fita, ainsi sur les expériences de création de la Cie Ophélia Théâtre – direction Laurent Poncelet, qui ont conduit au spectacle « Quartier divers » monté avec le groupe mange-cafard ou au spectacle « Le soleil juste après » monté avec des jeunes des favelas du Brésil et des rues du Togo et du Maroc.

Le forum a démarré par la projection du film « Magie noire ou la vie en corps », film documentaire monté avec des jeunes des favelas de Recife au Brésil et réalisé par Martin De Lalaubie et Laurent Poncelet.

Quatre petits groupes ont alors été formés pour travailler en atelier sur le thème « pourquoi créer » avant de faire une restitution en session plénière.

Les principales questions de réflexion étaient les suivantes :

- Pourquoi monter sur un plateau ? Pour dire quoi ? A qui ? Pour quelle urgence ? Pour quelle nécessité ? Quels enjeux ? Peut-on créer à partir de nos différences, fragilités, épreuves de vie, cicatrices,... ?
- Qu'est-ce que cela génère dans le travail artistique ? Induit en termes de réalisation sur le plateau ? De vérité ? D'impact ?
- Qu'est-ce qui se vit et se joue alors sur le plateau ? Pour le public ? Les acteurs ?
- Et dans la cité ? Les conséquences ? Peut-on parler de transformation ?

## B) Les réflexions émises par les groupes de travail sur le thème « pourquoi créer »

### a. La nécessité de créer - L'artiste

*“Créer - Voilà la grande délivrance de la souffrance, voici ce qui rend la vie légère.” Nietzsche*

La discussion autour du thème de « la nécessité de créer » a permis de mettre en relief tout ce que peut apporter la création à l'individu - artiste. Les participants ont convergé sur l'idée que la nécessité de créer vient du besoin de « s'exprimer ». L'expression et la création permettent ainsi à l'individu de « se sentir mieux », de « créer son identité et s'affirmer », de « se lâcher tout en retrouvant une spontanéité qui permet d'accéder à soi-même et aux autres. La création apparaît de cette manière comme un engagement qui permet de « porter la parole de quelqu'un qui ne l'a pas forcément », de « s'affranchir », de « défendre et retrouver sa dignité ». La dimension collective de la création et la richesse de pouvoir créer avec des personnes d'horizons différents permet aussi de construire un collectif qui permet de protéger l'individu dans « la chaleur du groupe, de l'aventure qu'on vit ensemble ». Cet engagement individuel et collectif permet par la suite à ceux qui créent d'être « vus autrement par leur famille ».

La nécessité de créer vient aussi du besoin de l'individu d'avoir des moments de loisir, pour « s'échapper de la vie familiale », avoir une « bouffée d'air », « se libérer l'esprit de la journée de travail » ou tout simplement « faire quelque chose pour soi ». La création permet aussi de faire de ses blessures un matériel de création de par la sensibilité des individus et la mise en scène de leurs expériences de vies personnelles. Les différences et les blessures ne sont alors plus un poids dont ne peut se détacher l'individu mais source de création. Les participants ont ainsi fait remonter en surface leur besoin de « mettre en scène ce qu'on vit au quotidien, avec des choses qu'on n'a pas envie de porter seul mais qu'on donne à l'autre au théâtre pour se libérer ».

### b. Le processus de création et le résultat artistique - La société

*“L'art, c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme.” André Malraux*

Dans un deuxième temps, le processus de création et l'impact de la création et du résultat artistique sur la société ont été mis au cœur des discussions.

Une des premières idées qui a surgit dans les différents groupes de travail et que la création et son résultat artistique permettent de ne « pas oublier » et de « transmettre ». Comme le théâtre « permet de prendre de la distance », on peut travailler sur des sujets très difficiles dont on se sent proche tout en étant protégés. La création permet dès lors de parler d'histoires personnelles ou de sujets très difficiles tout en prenant de la distance. Le théâtre permet dès lors de porter un regard sur la société et notamment sur des problématiques contemporaines. Il permet d'exposer un point de vue qui n'est pas forcément celui qui domine dans la société.

Mais la création va plus qu'un regard sur la société car elle peut inviter le spectateur à changer de regard, que ce soit vis-à-vis des personnes qui montent sur scène et/ou des thématiques traitées. Par exemple, la création permet de faire évoluer le regard sur un quartier, comme le montrent les créations internationales avec les Brésiliens qui « veulent changer l'image de la favela sur scène et parlent de la communauté en se réappropriant leur vécu à travers le jeu, l'histoire ».

La création et son résultat artistique permettent enfin de créer du lien, c'est « un moyen de nous rapprocher, de dire tes problèmes ce sont les miens, tu n'es pas seul, on les partage. Il nous faut surmonter ensemble, nous sommes une force ».

### c. Pour qui crée-t-on? - Le public

*“Une œuvre d'art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée.”*

Nicos Hadjinicolaou.

*“Lorsque l'art entre dans une maison, la violence en sort.”*

Fernando Botero

Enfin en troisième partie, la question « pour qui crée-t-on ? » a été l'objet d'une discussion dans chaque groupe de travail. Le premier point commun qui a pu être soulevé est que le théâtre sans spectateurs n'est pas suffisant car une question se pose : celle de la transmission. En effet, le public peut « alimenter le spectacle », et « ce qui est intéressant c'est autant ce qui va se passer entre les gens avant et après le spectacle, que le spectacle en lui-même ». Un participant témoigne ainsi : « quand le spectacle était terminé, on a eu des personnes qui sont venues nous voir et qui nous ont dit « on va changer ». Là c'était quelque chose pour nous de magnifique ». Le théâtre, lorsqu'il laisse la place à l'échange et la participation peut donc permettre de créer un espace de discussion et de changement où le public est à l'acteur et spectateur.

La présence du public permet aussi à ceux qui jouent « d'être entendus », de « sortir de la vie ordinaire » et d'être « mis en tension » pour donner le meilleur de soi-même. La relation avec le public est donc essentielle dans l'envie de créer.

## C) Conclusions générales

Les questionnements qui ont fait l'objet de discussions au sein des quatre groupes de travail permettent de tirer des conclusions plus générales pour répondre à la question « pourquoi créer ». Ainsi, on a pu retrouver dans tous les groupes plusieurs points communs : créer permet de « prendre sa place », de s'affirmer avec sa différence et sa personnalité tout en faisant une source de création. Créer permet aussi de s'exprimer sur des situations personnelles ou d'exprimer une situation plus large. On parle souvent de choses qui ont un rapport avec l'intimité, les blessures, et c'est pourquoi le collectif est essentiel pour avoir confiance et se sentir entouré.

La création est aussi animée par la volonté de témoigner et de transmettre à un public parfois éloigné de ses préoccupations pour interroger, dire, réveiller, dénoncer.

C'est enfin un moyen de se défouler, d'obtenir une certaine reconnaissance, et de laisser une trace.

## D) Annexes

*Groupe 1 animé par Laurent Poncelet, Elise Delage et Anne Lacombe.*

### Présentation des membres du groupe

Valens : fait partie du groupe du spectacle "Tutsi".

Nicolas : vient de Montréal et est ici pour la journée. Il fait partie du collectif *Poécirque*.

Claudine : fait partie du groupe de l'atelier théâtrale animé à Crolles par Laurent Poncelet.

Astrid : fait partie du collectif *A ta sauce* et est professionnelle à la MDH Chorier-Berriat.

Marie-Claire : fait du Théâtre à l'Hôpital de jour, joue les *Noces* de Tchekhov.

Caroline : vient d'Ubac, groupe de danse et improvisations.

Cathy : fait partie de la Troupe des Crêpeuses.

Catherine : fait également partie de la Troupe des Crêpeuses, théâtre Action.

Elise : fait partie du Groupe Tutsi, paroles de rescapés, avec Dominique Lurcel. Invités par le Festival pour présenter cette forme au Prunier sauvage. Co-anime l'échange. Dans ce projet, elle a une place "métissée", elle est psychologue de formation.

Jean : participe à l'atelier d'écriture Nord-Isère.

Anne : fait partie de l'Atelier Mange-Cafards, et co-anime l'échange. Elle a une formation en philosophie.

Johanne : prend des notes.

Clara : prend des notes.

Silvia : fait partie de « l'atelier des possibles », atelier d'écriture à Mosaikafé. Elle va peut-être participer à un atelier clown.

Laurent : co-anime cet échange. Responsable du FITA, auteur, metteur en scène, réalisateur.

### 1ère question :

#### La nécessité de créer - L'artiste

*"Créer - Voilà la grande délivrance de la souffrance, voici ce qui rend la vie légère."*

F. Nietzsche

Laurent : On a tous des expériences différentes, atelier d'écriture, atelier théâtre. Les autres vont vite être embarqués dans les échanges. On va articuler en 3 temps : pourquoi on fait du théâtre, qu'est-ce que ça induit ? La création à partir d'une urgence, comment le résultat artistique porte cela ; l'impact

plus large sur les spectateurs, quelles sont les conséquences sur le monde, sur la société de proposer ce type de travail artistique.

Puis on trouvera une idée qui fera consensus pour la transformer en théâtre image. Ça vient d'Augusto Boal, c'est une forme que nous allons présenter aux autres groupes pour échanger.

Un document synthétique et un document complet des échanges seront publiés sur le site du FITA et de la Compagnie.

Catherine : Pour moi créer, c'est s'exprimer, en tant qu'animatrice de Maison de jeunes, c'est porter la parole de ceux qu'on n'écoute pas, de ceux qui n'ont rien à dire, gueuler un peu fort, porter ses revendications. Se dire que les personnes en nous voyant vont se poser des questions, réfléchir. C'est riche dans le théâtre action, il y a tous les échanges autour. Cela crée un espace social.

Laurent : Exprimer quoi ?

Catherine : Des fois c'est la colère, l'envie de tout casser mais comme on ne peut pas le faire... Je suis assez politisée, revendicatrice.

Laurent : Quelle colère ?

Catherine : C'est le monde en général, c'est comment ça va, c'est l'oppression.

Élise : Est-ce que créer peut remplacer l'envie de tout casser ?

Catherine : Oui, c'est ce qui m'anime.

Sylvia : Porter la colère de ceux qui n'arrivent pas à la dire, toi tu la dis.

Laurent : Est-ce qu'il y en a qui se retrouvent dans ce que dit Catherine ?

Nicolas : Je dirai aussi l'aspect guérison, me sentir mieux, régler ce que je n'ai pas réglé, plus égoïste. C'est plus égoïste, plus pour moi. Ça me permet de mieux me comprendre. J'ai abandonné une Maîtrise et on a monté à partir de ça un projet sur l'écologie. Faire sortir, exprimer, se sentir mieux, plus léger.

Élise : Pour d'autres et pour soi.

Nicolas : Avant je voulais sauver le monde, c'est une manière de se faire du bien.

Anne : Est-ce que c'est une manière de créer son identité ?

Nicolas : Oui.

Catherine : Oui, ça me fait le même effet qu'à lui, ça fait partie de ma construction.

Marie-Claire : J'ai fait théâtre et écriture thérapeutique, ça m'a permis de m'affirmer plus, ne plus avoir peur des autres. J'écris aussi de la poésie, ça permet d'exprimer des émotions, comme la joie, la tristesse, le deuil, ce qui n'est jamais dit. C'est l'imagination. C'est aussi pour transmettre un message à un public : la joie, la colère, la tristesse. Exprimer des émotions qu'on n'a pas envie de montrer

autrement. Être dans un personnage, se lâcher. Sur scène on ne montre pas les choses comme dans la vie quotidienne.

Anne : On se permet d'exprimer des émotions sur scène qu'on ne se permettrait pas d'exprimer dans la vie quotidienne.

Laurent : Et toi Jean ?

Jean : moi j'ai fait du psychodrame. On me mettait dans une situation avec des psychologues pour exprimer des choses douloureuses. Je me rends compte que le théâtre, ça permet de retrouver une spontanéité, ça permet d'accéder à soi-même et aux autres, dans des scènes qui vous inhibent. Il y a des courants psychologiques qui s'intéressent au théâtre.

Laurent : Il y a aussi beaucoup d'autres choses dans ce que tu écris.

Jean : Oui, quand on arrive à écrire c'est une libération. Ce qui est merveilleux c'est de prendre le temps et la possibilité d'écrire des choses qui vont le plus loin possible dans vous-même. Le Théâtre c'est de l'écriture jouée. C'est merveilleux, il y a une spontanéité que je n'arrive pas à avoir dans mes écrits. L'écrivain de théâtre est vraiment extraordinaire, faire passer des émotions, des idées et des actions. L'un de mes rêves aurait été de pouvoir être en scène. Je suis un passionné de cinéma, je trouve qu'au théâtre c'est là où l'Homme s'exprime, rencontre l'Autre.

Anne : Retrouver une spontanéité en soi c'est retrouver l'enfant qui est en soi.

Jean : Tout à fait, je n'ai jamais retrouvé l'enfant en moi, la spontanéité. C'est une forme de régression, mais on va plus loin que l'enfant, le faire vivre, le mettre en scène.

Anne : Moi je pensais à la naïveté de l'enfant, comme dans le clown.

Jean : Il faut donc être en confiance. On n'y arriverait pas devant un uniforme de policier.

Astrid : Je fais de la mise en scène et je déteste être sur scène. J'aime le lien aux acteurs, avoir une équipe, la mettre en confiance, construire avec les gens que j'ai repérés. Moi, me mettre en difficulté sur scène, je n'aime pas les projets où on me dirige. Mon moteur de création, c'est gérer les acteurs. Je monte des histoires qui racontent des choses. Je n'écris pas car je ne me sens pas à l'aise avec ça, mais la mise en scène, via le corps ou les textes, je la fais pour me libérer et pour me soigner, si on peut dire ça.

Elise : J'ai l'impression qu'on tourne autour de quelque chose, s'exprimer, porter la parole de quelqu'un qui ne l'a pas forcément.

Astrid : De mon côté, je suis assez égoïste. C'est surtout par rapport à des choses passées, des regrets, je les mets en images. De façon amateur ça me permet de vivre. On soigne ses regrets, on les vit.

Elise : On crée parce qu'on n'a pas pu réaliser par le passé, parce qu'il y a quelque chose de loupé.

Jean : Comme les jeunes du Brésil, c'est une renaissance de pouvoir sortir de leur situation. Moi j'ai déprimé, je me dis qu'il y a autre chose que de souffrir.

## 2ème question :

### Le processus de création et le résultat artistique - La société

*“L’art, c’est le plus court chemin de l’homme à l’homme.”*

André Malraux

Laurent : Les Brésiliens, ils veulent changer l’image de la favela sur scène, ils parlent de la communauté, c’est moins centré sur soi. Ca fait écho à votre démarche ?

Caroline : Faire le lien entre un vécu personnel, d’autre récit, chaque expérience individuelle et rendre ces paroles entendables et audibles pour un groupe.

Laurent : On sent un besoin dans ce film de changer le regard sur leur quartier qui est stigmatisé, il y a une révolte. Dans la société brésilienne, il y a une invisibilité des favelas. Est-ce que ça fait écho pour vous? Ça peut être l’ensemble d’une classe sociale ? En tant que femme ? Habitant d’un quartier ?

Catherine : Oui. Moi je vis dans un quartier. Les actions que j’ai mené, c’est pour qu’ils soient fiers de ce qu’ils sont. Avec le théâtre, il y a le corps en plus, tu sors des choses avec ton corps. L’écriture pour moi c’est plus cérébral.

Laurent : Un des jeunes a dit « à chaque fois que je me relève, mon corps il se relève, il retombe, il se relève, et dans la vie c’est pareil : je me relève, je me remets debout ».

Catherine : J’ai vu plusieurs fois le spectacle et ça je l’ai compris. Il est mort, il rejaillit de la vie, il est toujours là.

Sylvia : Le théâtre, j’en fais depuis peu de temps, je danse. J’ai ce corps qui veut parler. Quand je fais du théâtre, c’est d’abord l’envie de faire partie d’un groupe. Éprouver un contentement, ressentir des émotions, à travers une histoire, avec les autres, dans une manière de faire connaissance avec son corps, instinctivement, qui est assez magique. Là dans cette scène, c’est le corps qui parle. J’ai pris une scène où il est ému. Et si ça ne vient pas d’abord de ton corps, il n’y a rien qui sort ; juste de la voix. J’ai remarqué que quand j’écrivais ça reflétait comment j’étais, et ça me permettait de pouvoir délirer, imaginer. Et ça demande d’avoir confiance aux autres, c’est encore plus sympa de le faire avec les autres, je suis tout le temps émerveillée et surprise par ce que j’écris, par ce que les autres écrivent. Je n’ai pas besoin de penser qu’on redevient enfant, ça me ramène à mon enfance. Donc je continue cette expérience de vie qui m’apprend à me connaître.

Laurent : Valens, pour toi ?

Valens : Nous ce n’est pas vraiment du théâtre, c’est juste des témoignages. Pour moi au début le théâtre c’était pour aider les autres, et au fur et à mesure je me suis rendu compte que ça m’aidait aussi moi. J’ai aujourd’hui besoin de ça quand on témoigne. Comme les jeunes brésiliens, on parle de ce qu’on a vécu. Quand j’ai suivi le documentaire, je me suis vu dedans. Ils parlaient de la communauté. Il y a un jeune qui dit « je me sens plus mature ». Je me suis reconnu en lui. Sur le génocide, en France, certains ne connaissaient rien. Il y en a qui ne veulent pas parler. Certains se font même passer pour

Camerounais pour ne pas dire « je suis rwandais » et devoir parler du génocide. Mais moi je me suis rendu compte que j'avais besoin d'en parler. Au début je parlais au nom des autres. J'avais 7 ans, j'ai vécu après le génocide dans les orphelinats, des familles adoptives avec des tout petits bébés, mon petit frère qui avait 1 an au moment du génocide. Donc moi quand je parle c'est ça qui me touche, c'est pour que Manzi ou mon petit frère sache aussi ce qui s'est passé. Car certains n'ont pas de souvenir.

Elise : Créer pour ne pas oublier et pour transmettre.

Valens : Les plus âgés que moi n'arrivent pas à raconter. Car ils ont oublié, ils ne peuvent pas raconter ce qui s'est passé. Moi, je connais mon histoire par cœur, avant le génocide, pendant. Ce côté témoignage je n'y arrive pas, raconter ce qui s'est passé pendant 100 jours, dans une minute il se passe beaucoup de chose, moi je préfère raconter des passages. Ça m'a aidé beaucoup. Je faisais des cauchemars, et le lendemain je me réveillais, j'écrivais beaucoup. Il y a des choses que j'ai partagées, d'autres pas. Et plus je raconte, moins je fais de cauchemars.

Elise : Raconter. A partir du moment où on écrit, on est dans la création.

Catherine : C'est donner un point de vue aussi, le théâtre. Ce n'est pas pour convaincre ou prêcher ou faire comme les politiques. C'est pour qu'on sache qu'il y a des points de vue différents sur les choses. Il n'y a pas une pensée unique.

Nicolas : Il y a l'idée d'exister et de créer des espaces où on puisse être, donner du sens à des choses, plus que dans la vie de tous les jours. Avoir un bulle éphémère pour faire sortir dans un lieu protégé, pour faire sortir des choses, dans d'autres lieux ce n'est pas sain. Je me pose la question du théâtre invisible, faire sortir des thèmes, la violence, la sexualité, c'est risqué.

Claudine : Le théâtre pour prendre confiance en soi, faire confiance aux autres, se lâcher. Etre sur scène ou en atelier, ça fait du bien, ça défoule du stress de la journée, ça me libère.

Sylvia : Créer pour moi c'est laisser une trace au monde, aux autres et à soi-même, qui permet d'aller plus loin et de prendre en compte l'autre. Comme une photo. Un moment-présent qu'on fige.

Cathy : je suis comme Catherine. C'est pour faire passer un message. Un message social. Un message que les gens ne savent pas passer eux-mêmes. Et comme on va dans des lieux différents il y a plus de personnes qui l'entendent. Ce qui m'inspire c'est la vie des personnes qui nous entourent. Mes rôles ce n'est pas du tout ma vie.

Catherine : Pouvoir exprimer des choses à un endroit où on se sent bien. Nous, les Crêpeuses, c'est le mardi.

Cathy : Nous ça nous fait du bien de nous retrouver. Les Crêpeuses c'est une famille pour nous un peu.

Laurent : Dans le film, c'est important pour les jeunes de créer, une véritable nécessité. Certains ont parlé de « vérité qui bouscule ». Est-ce qu'il y a cette nécessité-là ? Vous pensez que si on crée à partir de nos fragilités, la réalisation aura plus de force ?

Cathy : Oui c'est important. Si on veut faire passer un message il faut le faire jusqu'au bout. Et plus on bouge, plus de gens l'entendent. Plein de gens viennent nous voir en disant qu'ils se sont reconnus

dans le spectacle, moi ça me donne les poils qui se dressent, ils ont compris ce qu'on voulait qu'ils comprennent. C'est ça le but.

Nicolas : Dans ta question, est-ce que ce n'est pas la recherche de ce qui donne de la puissance, de la poésie à une pièce ? Est-ce qu'on veut toucher, révolter, faire que les gens se lèvent ? J'ai l'impression que c'est très actuel dans le théâtre, l'authenticité. Moi je veux créer aujourd'hui avec les gens déjà présents, leur essence, pas avec des personnages A, B, C. On va faire quelque chose de très fort, si on prend en considération les êtres acteurs, pas les transformer. Faire avec les émotions qu'ils ont déjà.

Anne : Je crois que c'est Jean Cocteau qui disait « le Théâtre c'est un mensonge qui dit la vérité » On met un masque pour pouvoir dire la vérité, l'authenticité du comédien.

Nico : Je me pose la question du personnage. Il sera plus fort, si on est soi et non le personnage.

Katherine : Dans chaque personnage, on met de soi. Le personnage protège, tu es plus en danger quand tu es toi. Tu n'as pas de distance.

Caroline : Dans le film, il y a prise de conscience et réappropriation de son vécu. Une fois qu'on le voit en face, on le joue et là on peut mettre une distance. Dans le théâtre, je trouve le processus beau, comment les gens se réapproprient leur vécu à travers le jeu, l'histoire. Comme une sorte de renaissance. C'est ça pour moi qui peut donner de la force. Car elle s'est retrouvée, reconnue. Le comédien peut se reconnaître, un petit bout de soi dans chaque personnage, car c'est un peu universel.

Laurent : Dans le film, un jeune dit qu'une scène le renvoie à une scène de vie, quand il allait danser devant le feu rouge. Il y a beaucoup de colère dans *Magie noire*. L'impact que ça peut avoir, le moteur de création : Ce que j'ai vécu et ce qui me révolte, mes frères vivent ça et je vais puiser là-dedans pour transmettre quelque chose. Et là c'est ça qui donne l'énergie, la force, l'impact pour le spectateur. Ça vous parle ?

Valence : Par rapport au groupe quand on faisait des témoignages. Quand on écrivait nos textes en kinyarwanda on se disait que les gens ne comprendraient pas mais Dominique nous disait de le garder car on comprend par la sincérité et l'intonation.

Katherine : La générosité aussi.

Elise : Vous vous demandiez qui ça va intéresser vos enregistrements. Le fait de s'entendre. Ça me fait penser au travail de transformation de nos paroles à la scène dans le processus de création. Un texte qui n'est pas à soi, dans lequel on est par petits bouts, on se reconnaît.

Silvia : Ce qui m'a le plus touché, c'est le moment où le jeune dit, ils ont rigolé. Le public a ri alors que c'était triste. La réaction du public peut changer notre manière de nous voir. Ça remet en question. Qu'est-ce que tu as en toi ? Que veux-tu faire passer ? Et le public ? Tu donnes, il reçoit, il te redonne.

Laurent : Pourquoi il a été blessé ? Cette nécessité. Est-ce qu'il y a besoin de sincérité, mettre à nu sa fragilité c'est ça qui rend les choses belles ?

Nico : Oui, d'ailleurs quand certains n'arrivent pas à faire ce que le metteur en scène demande, c'est peut-être pour ça qu'on s'ennuie au théâtre. A l'inverse, j'ai fait des exercices en langage inventé, on

comprenait vraiment, ça dégage une puissance, on arrive à faire passer des émotions sans qu'on comprenne les mots. On ne comprend pas mais on comprend mieux. Comme si l'aura grandissait, le corps se développe.

Katherine : Il faut se libérer de la pression sociale pour arriver à libérer.

**3ème question :**

**Pour qui crée-t-on? - Le public**

*“Une œuvre d’art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée.”*

Nicos Hadjinicolaou

*“Lorsque l’art entre dans une maison, la violence en sort.”*

Fernando Botero

Laurent : Que veut-on transmettre et pour qui ? Pour ceux qui sont proches, qui connaissent déjà, ou pour ceux qui sont loin de notre réalité ?

Valence : On se pose cette question : aller le faire au Rwanda ? Non. On fait un débat en tant que jeunes rescapés venus en Europe. Par exemple là-bas on ne pourrait pas débattre comme ça. Une rwandaise à qui j’ai montré un DVD, elle disait que c’est dangereux et génial en même temps. Car eux ils ne peuvent pas se permettre de le faire. On était entre nous. Aujourd’hui on ne sait pas trop si on peut le faire ou non. Quand je commence à parler, là je sens si oui ou non. Mais souvent, j’ai cette inquiétude.

Silvia : Quel est le sens de la création ? De transmettre, ça a un sens de parler avec les autres.

Laurent : Quand quelqu’un disait c’est un travail sur moi, thérapeutique, le théâtre sans spectateur ça suffirait ? Ou se pose la question de la transmission ? Et pourquoi c’est important ?

Astrid : On se rend compte forcément que ce qu’on crée, d’autres gens l’ont ressenti.

Laurent : Est-ce que c’est ça qui te motive pour continuer ?

Astrid : Oui, bien sûr.

Laurent : Tu mesures la différence des retours du public quand tu es dans cette sincérité-là ?

Astrid : Ça n’a rien à voir. Si pour nous le projet n’a pas de nécessité, il ne va rien donner. Même dans la préparation de la pièce.

Katherine : Moi dans les Crêpeuses, il y a une création dans laquelle je me suis retrouvée en décalage, je l’ai faite parce qu’il le fallait, c’est ce que j’ai ressenti pour *Taille 32*. Le sujet était intéressant, on a joué devant des communautés africaines, des femmes, des hommes. Il n’y avait aucune nécessité pour moi et bien je le sentais. J’allais aux ateliers aux pieds de plomb. La nécessité n’était pas la nôtre, la province de Namur l’a proposé.

Silvia : *Madame X* c'était une nécessité ?

Katherine : Ah oui !

Laurent : Tu as analysé pourquoi c'était le plus fort ?

Katherine : Car ce n'était pas une demande déjà, moi c'est à cause de la société. Il y a 4 ans qu'on l'a créé, on voyait venir les mesures contre le chômage, et tout ça. Et on avait vraiment envie de défendre la position des femmes et hommes seuls, qu'on veut exclure de cette solitude. Ces gens qu'on envahit, *Madame X* est envahie par la pression de l'Etat qui devient insupportable. Oui ! Une réelle nécessité.

Laurent : Et toi Jean, dans l'atelier d'écriture ?

Jean : Des fois j'arrive à exprimer des choses qui peuvent intéresser aussi les gens. Parler au pluriel finalement. Et arriver à développer ce qu'on a envie de dire, ce n'est pas toujours facile. Quand on arrive à aller au fond des choses, parfois on touche.

Katherine : Qu'est-ce que ça change quand on écrit en collectif ou tout seul ? Les écrivains, c'est un grand moment de solitude. Ceux qui participent à l'atelier d'écriture, est-ce qu'ils écrivent aussi seuls ?

Silvia : Avec les autres, ça alimente, il y a des papiers qui circulent, tu tires un fil après l'autre, pas de « page blanche ».

Laurent : Oui, dans un atelier d'écriture c'est le collectif qui fait le moteur.

Elise : Car dans le collectif il y a aussi tout de suite un public.

Silvia : On a son regard, l'écoute de l'autre. L'échange, le partage.

Marie-Claire : En individuel ça permet de se poser soi-même, après est-ce qu'on partage ou pas ? Quand je fais de la poésie, parfois je ne veux partager qu'avec certaines personnes.

Anne : Ecrire de la poésie, c'est intime, on a la peur du jugement de l'autre aussi.

Jean : C'est très personnel, il faut dépasser le « je ».

Laurent : En conséquence de tout ça, vous parlez de nécessité de transmission. Vous pensez qu'il y a un enjeu dans l'acte de créer ? Il y a un enjeu de transformation sociale ? Est-ce que ça va jusque-là chez vous quand vous montez sur le plateau ? Ou en tant que spectateur ? Le spectacle vivant ou l'écriture a une mission où il y a un enjeu dans la cité indéniable ? Processus de nécessité de ce qu'on veut transmettre.

Jean : Ça fait bouger les choses le théâtre : la tête, les idées. La possibilité de ne pas rester statique. Sur les sujets importants de la vie de tout le monde. Je crois que c'est nécessaire. C'est vital. J'avais l'impression de participer.

Silvia : C'est être acteur du collectif de la vie culturelle, encore plus quand c'est un témoignage, une pièce sociale. Je viens, je me déplace, j'adhère. Je participe à ce projet, à cet événement. C'est être acteur. Ça m'enrichit en tant que spectatrice. Tiens, *Madame X*, je me vois dans certaines scènes et la manière légère dont ça peut être dit fait du bien. Ou totalement imaginaire, et merci de m'avoir fait rêver, évadé. Je remercie la création en allant à des spectacles.

Laurent : Est-ce que vous ressentez cette responsabilité vis-à-vis de la société?

Nico : J'ai lu dans un article sur la mort d'Einstein en 1962, il disait : « Le plus important c'est de travailler pour les autres et faire grandir le collectif ». Je ne me reconnais pas vraiment là-dedans. C'est tellement moral. Moi j'ai vraiment l'impression que le processus de création me permet de devenir meilleur et de là, je vais avoir une action plus saine sur l'entourage. Mais créer dans un principe de colère qui va transmettre plus de colère ailleurs, je ne suis pas convaincu que ce soit intéressant.

Anne : Ce qu'on transmet, c'est universel. On va forcément toucher quelqu'un, les émotions c'est universel.

Nico : Il faut relativiser le niveau d'impact qu'on a sur les autres.

Laurent : Je pense que la question n'est pas quel impact je vais avoir, mais pourquoi je le fais. Est-ce qu'en conséquence ça induit un impact fort?

Katherine : Ce n'est pas la colère, c'est oser. Ouvrir la porte d'oser, du coup le public va pouvoir oser aussi peut-être dire.

## Conclusion

Laurent : On va se mettre d'accord sur une idée qui fait consensus sur le thème pourquoi créer: faire du lien, laisser une trace.

Jean : On sort de sa prison.

Libération, appartenir à un groupe, communauté, collectif.

Trouver une place dans le sein du collectif et aussi dans le monde, position.

C'est existentiel, le reste découle

Estime de soi. Regard

Phrase : « prendre sa place »

Différence avec trouver une place : tu existes déjà, tu l'affirmes.

## ***Groupe 2 animé par Camille et Dominique.***

### **Présentation des membres du groupe**

Jeanne : Je fais partie du groupe Tutsi.

Jacqueline : Je fais partie de l'atelier des Crêpeuses.

Karine : Je fais partie de de la troupe des Crêpeuses en Belgique.

Jérôme : je fais partie des Mange-Cafards, un groupe de théâtre animé par Laurent Poncelet.

Guy : Je ne fais partie d'aucune troupe, j'ai fait du théâtre à une époque avec Laurent.

Mokthar : Je fais partie de la troupe de Laurent sur Crolles.

Laurence : Je fais partie du même atelier sur Crolles. On n'a pas de nom nous, vous avez un nom vous.

Franèle : je suis dans le domaine du chant.

Pascal : je fais partie des Mange-Cafards aussi.

Faustine : je n'ai pas forcément de pratique artistique mais la question m'intéresse et je voulais voir ce que ça allait donner et participer.

Dominique : je suis metteur en scène sur Paris d'une Compagnie qui s'appelle Passeurs de Mémoires et j'habite Lyon. C'est dans le cadre de ma vie à Lyon que j'ai rencontré, il y a un an et demi, ce groupe de Tutsis. Ils savaient que j'avais travaillé sur le sujet, j'ai mis en scène *Une saison de machettes* d'après le livre de Jean Hatzfeld. On s'est rencontré pour s'accompagner les uns les autres.

Dominique : Je partirai bien de mon émotion devant ce film. Je trouve que c'est d'une force incroyable, le rapport à la nécessité pour chacun d'entre vous, comment ça fonctionne le désir de créer, de s'exprimer ? Pour moi, ce mot de créer est un peu passe partout. A quel moment, on s'exprime, à quel moment ? Comment chacun d'entre nous se pose la question de l'origine, de la nécessité ? La nécessité ne se pose pas forcément, parfois c'est juste une question de plaisir.

Karine : Pour nous, c'est pour s'échapper de la vie familiale, des enfants. Pour faire autre chose, sortir. Je l'ai fait parce que je ne sortais pas, je ne bougeais pas. Maintenant, on donne un peu de joie aux personnes, même si on exprime des choses dures.

Dominique : je résume par le mot bouffée d'air et le lien avec les autres, un retour vers les autres.

Jacqueline : moi aussi c'était pour sortir de chez moi. Nous, on vit dans une Maison sociale et on était défavorisé. On vit là et on est comme des moins que rien, façon de parler. A l'époque, je ne parlais à personne, j'étais très timide et le théâtre m'a ouvert des portes. Je me suis affranchie. Depuis j'ai trouvé un emploi et j'adore parler avec des personnes.

Dominique : En une phrase, tu dis beaucoup de choses. Le rapport à la dignité dont parle un des jeunes, c'est ça. Ton évolution intérieure avec le théâtre.

Jacqueline : Avant j'étais chez moi, c'est mon mari qui faisait les courses. Comme je vous parle maintenant, je ne l'aurais pas fait. Je me suis affranchie une fois en venant ici à Grenoble avec le théâtre, on était sept filles, comme maintenant et on est tombée sur sept groupes, on a dû être divisée et je me suis dit « je vais devoir prendre la parole ». Tant pis, je me suis lancée. Maintenant c'est impeccable.

Dominique : Une chose qui au départ était un peu flou. On y va, on ne sait pas bien au fond pourquoi, ça devient une nécessité à un moment donné. Est-ce que tu pourrais t'en passer aujourd'hui ?

Jacqueline : Non ! Maintenant, je travaille mais le mardi après-midi, c'est Théâtre, on répète et je ne veux pas travailler.

Karine : Moi j'ai commencé parce que mes enfants étaient dans une Maison de Jeunes. On s'est dit pourquoi est-ce que nous on ne ferait pas aussi du théâtre ? Le théâtre, je me suis dit que je n'y arriverai pas, dire ta vie, comment peut-on faire rire et pleurer en même temps en racontant des choses personnelles. Nos familles nous ont vues autrement. La première fois que nous avons jouée, on avait des masques parce qu'on n'osait pas se montrer, maintenant on n'a plus besoin de masque.

Mokhtar : moi c'est pour participer à un groupe et se libérer l'esprit de notre journée de travail. Participer à un groupe et essayer de partager différentes choses, chacun apporte sa façon d'être, de vivre, c'est ce qui m'intéressait. Faire du théâtre pour répéter une pièce, je n'aurais pas apprécié. Je suis allé tranquillement, ça m'a parlé alors j'ai continué.

Camille : Ce que je trouve assez fou dans le théâtre par rapport au collectif, on est obligé de faire avec les autres et de faire avec ce qu'ils sont. J'avais une professeure de théâtre qui nous disait que à partir du moment où tu te dis que l'autre est con, la scène ne fonctionnera jamais et c'est toi qui est con. J'ai trouvé ça génial. Moi j'ai eu une éducation plutôt indépendante, faire tout ce qu'on voulait comme on voulait et avec le théâtre j'apprenais à faire avec les autres, on était obligé de se prendre comme on était sinon ça ne marchait pas.

Jeanne : moi ça m'est tombée dessus. On était un groupe de rescapés du génocide des tutsis au Rwanda, on se mettait ensemble pour parler, ça nous faisait du bien humainement, ça nous permettait de sortir des choses. On s'enregistrait, on se disait si quelqu'un d'autre veut prendre ça pour faire une création, pour que ça aille sur la place publique. En allant vers Dominique, on voulait que ça aille à des professionnels, on était dans cette idée là. Dominique nous a dit : non, ça va être vous ! Demain, si vous venez, vous verrez !

Laurence : Moi j'aurais deux points de vue selon deux expressions artistiques. Parce que le théâtre c'est dernièrement que j'ai découvert ça avec les ateliers de Laurent et je suis encore étonnée de cette

façon d'être ensemble, de communiquer avec des gens de milieux différents. On aurait pu ne jamais se croiser et on s'est croisé là, c'est assez spectaculaire à chaque fois, il sort beaucoup d'émotions, beaucoup d'échanges. Au niveau de la nécessité, je parlerais de quelque chose qui remonte à longtemps, c'est la danse que j'ai choisi quand j'étais enfant et qui est devenue une passion. Ça m'a permis une survie, une gestion du trop plein qu'on a en famille, dans la vie quotidienne, c'était ma bulle, mon refuge, ma façon de me faire du bien. J'ai arrêté cette danse à cause d'accidents. C'est longtemps après que je me suis rendu compte à quel point ça avait été une nécessité. Je n'ai jamais retrouvé cette expression, cette émotion, ce qu'on donne, l'intérieur de soi, c'est très fort. Sans ça, ma vie elle m'échappe. Cette démarche vers le théâtre, c'est tenté de faire encore cet accord, c'est une nécessité, un vrai souffle de vie.

Crêpeuse : Quand on forme un groupe, on est solidaire, on peut s'entraider. Parfois, quand il y a un problème. Par exemple, une personne du groupe a un problème familial, son mari vient de la quitter après 40 ans de mariage, c'est très lourd pour elle. On est toutes présentes.

Crêpeuse : de notre banalité, individuellement, on arrive à faire quelque chose de beau, qu'on va offrir, partager avec un public ou entre nous.

Dominique : Par rapport à ce que vous dites tous, l'expression artistique dans la création, on est tous lié par ça. Ce n'est pas de la démagogie de dire que nous sommes tous créateurs. L'être humain a en lui une nécessité d'expression et neuf fois sur dix la société se débrouille pour l'écraser, la nier ou faire croire que c'est réservé aux artistes.

Crêpeuse : on arrive à transmettre à d'autres personnes. Moi j'ai six enfants, mes deux derniers, surtout celle de 14 ans, même celle qui a un an, elles adorent venir au théâtre.

Crêpeuse : quand on construit la création, ça vient des tripes la nécessité.

Crêpeuse : Quand on a quelque chose qui fait mal, on peut le dire à tout le monde. On est seul mais en fin de compte, nous ne sommes pas seuls. Quand on vient jouer ici la pièce, on nous dit on est dedans, c'est notre cas. Ces personnes aussi, elles ne sont pas seules.

Dominique : là on est dans la question 3, ça ne fait rien, faisons le va-et-vient. C'est la question de l'écho, du retour. Jeanne, tu peux dire des choses de l'étonnement quand vous vous rendez compte que ça intéresse. Quand on parle de soi, on parle des autres. L'universalité de ses petites choses à soi.

Mokhtar : Aujourd'hui par le théâtre, chacun peut parler de ce qu'il veut. On n'est pas des sportifs, mais on peut jouer, ça casse toutes les barrières.

Dominique : Sur la création, ce n'est pas posé dans les questions, mais dans le film : le rapport entre le quotidien et l'espace de création. Vous avez commencé à dire échapper au réel, trouver son air de liberté, sa bouffée d'air. Le jeune dans le film dit l'inverse : ce que je vis dans la rue, je le mets sur scène. On a affaire à l'inverse. Ce sont deux nécessités différentes.

Mokhtar : Si on met une personne des favelas sur scène ou une personne plus aisée, c'est l'expression qui change.

Crêpeuse : la seule chose qu'on n'a pas su faire, c'est jouer son propre rôle. Quand on faisait des monologues, on s'échangeait parce que pour certaines personnes c'était dur, pour d'autres ça allait, mais pour certaines c'était tellement profond.

Crêpeuse : mais on a même fait réagir des adolescents.

Dominique : là, on est dans le processus de création.

Jeanne : nous, ce qui était difficile, c'est que c'était à nous et on avait peur de ne pas être compris. Mettre en collectif, partager, il y a des choses qu'on n'avait pas envie de porter mais quand on le donnait à l'autre ça allégeait et ça permet de se libérer. Moi, par exemple, je n'avais pas envie de le dire, ma camarade l'a pris, comme ce n'est pas son histoire à elle, elle le dit et ça a toujours la même valeur. Et ça devient un peu son histoire.

: Cette période là, je ressens cette nécessité. Je commence la danse, ça fait longtemps que je veux aller dans une troupe, il y a tellement de choses que je ne sais pas où, comment. La nécessité, elle est là. Je veux participer à plein de choses, de combats, il y a plein d'urgences, dans notre actualité en France et dans tous les autres pays. Je me sens perdue. C'est frustrant, il y a plein de choses à faire mais par quel langage, avec le théâtre, la danse ? Par quel bout le prendre. Je suis dans cette recherche de savoir par où je vais aller.

Mokthar : il y a un phénomène de partage, il faut démarrer quelque chose, aller vers une troupe, exprimer ce que tu veux exprimer. Les autres apportent. C'est là où on trouve son équilibre, sa voie est plutôt par là ou là. On part sur une idée et puis la personne avec qui je partage sur scène me guide vers quelque chose.

Jacqueline : La danse, c'est une façon de lâcher son corps. Au théâtre, on peut faire les trois : danser, chanter, parler.

Dominique : J'ai une question pour vous deux (les Crêpeuses), pas forcément au départ, mais est-ce que faire du théâtre, ça vous a permis de dire quelque chose à votre entourage que vous n'arriviez pas à dire directement ?

Jacqueline : on peut être autre chose que votre maman, votre femme de ménage, bonne à tout faire. Je suis capable de faire autre chose.

Crêpeuse : pour nos enfants et d'autres enfants. Dans « la course au Bonheur », Jacqueline était assistante sociale, moi j'étais la maman et j'avais un enfant qui se droguait, qui menaçait un professeur avec un couteau. Moi j'étais essoufflée, j'en avais marre. Quand le spectacle était terminé, on a eu des personnes qui sont venues nous voir et qui nous ont dit « on va changer ». Là c'était quelque chose pour nous de magnifique. D'un côté, s'ils ont suivi cette route-là, ils ont échappé à certains problèmes.

Dominique : là, on est entré dans la question 3. On ne peut pas découper les choses en rondelle.

?: ça me fait rebondir. Aujourd'hui, on est vraiment à l'heure des écrans, de la télévision qui est partout. La nécessité de la représentation, du spectacle vivant avec de vraies personnes sur scène qui ne sont pas loin. C'est une urgence de faire ça, ça permet deux fois plus d'échanges que l'écran et c'est un combat, une lutte contre la technologie.

Camille : moi je me pose souvent la question en travaillant dans une association qui fait du théâtre. Comme tu le dis, pour transmettre un message, il y a internet. Le sens d'aller au théâtre, avoir des

comédiens en face. Je me dis monter un Festival comme le FITA, ce qui est intéressant c'est autant ce qui va se passer entre les gens avant, que le spectacle en lui-même.

Crêpeuse : pour nous, c'est magique, on a porté un peu de bonheur. On espère que les adolescents ont suivi et pour les parents c'est magnifique. Quand ils ont dit qu'ils allaient changer, on s'est dit qu'on les avait touchés.

Camille : à votre avis, qu'est-ce que ça change de parler soi-même des choses qu'on a traversé ? Qu'est-ce que ça apporte ?

Crêpeuse : moi cette scène-là, je ne l'ai pas traversée parce que je n'avais pas de garçon à l'époque. C'était l'histoire de Jacqueline, on a fait l'échange. Faire son propre rôle, c'était impossible. On a un peu exagéré parce que son garçon n'a pas menacé avec un couteau un professeur, mais il y avait de la violence.

Jacqueline : moi j'ai fait venir des assistantes sociales. Dans cette pièce-là, il y avait toute ma souffrance intérieure, j'ai voulu le dire. Je n'arrivais pas à leur dire de vive voix et là je les ai invitées. Je les ai interpellées.

Dominique : En dehors du fait que c'était trop douloureux de porter ta propre histoire sur scène et donc tu l'as passé à quelqu'un d'autre, je pense que théâtralement c'est une bonne chose. Si tu racontes ta propre histoire – je laisse le travail Tutsi de côté, c'est à part – on est dans le psychodrame. Transmettre ta parole à quelqu'un d'autre, on crée une distance qui fait théâtre. Moi je me méfie du psychodrame.

Crêpeuse : Les scènes qui nous faisaient du mal, on les jouait différemment. Madame X, ce sont des faits réels, on a réussi à vous faire rire.

Camille : Et par rapport aux Mange-Cafards ?

Jérôme : Moi, ça faisait longtemps que je voulais faire du théâtre et je n'avais jamais osé me mettre dans un groupe. J'ai commencé l'atelier de théâtre du Vieux-Temple avec Marie Despessailles, on travaille comme avec Laurent des improvisations. J'étais timide, je le suis un peu moins. Ça doit faire 5, 6 ans que je fais du théâtre.

Dominique : je ne sais pas si je m'éloigne du sujet, mais il y a une infinité de moyens pour parler de soi en parlant des autres, en endossant un personnage. Il y a une part de mystère, on n'est pas obligé de tout le temps savoir qu'on parle de soi quand on joue un personnage du XVIIIe siècle. Tu parlais du masque tout à l'heure, c'est aussi un passage, ça peut être une nécessité à un moment donné, puis on peut l'enlever. Je peux vous raconter quelque chose, c'est une histoire inverse : un comédien du Piccolo de Milan, une grande compagnie italienne qui existe depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le grand Arlequin du XXe siècle, Marchiello Boretti qui faisait partie de la compagnie, c'était un acteur médiocre jusqu'au jour où il a mis le masque, il s'est lâché et est devenu génial et il n'a joué qu'Arlequin jusqu'à sa mort et a été mondialement connu. Le masque le protégeait et lui permettait d'être un autre.

Crêpeuse : Moi j'étais timide, on arrivait chez des gens, j'allais m'asseoir sur les gens. Je mets mes lunettes, mon foulard.

Dominique : c'est un peu toi quand-même

Crêpeuse 2 : t'es dévergondée.

Crêpeuse : Je cache ma timidité. Quand on a joué avec les masques, on a fait réagir beaucoup de femmes. Moi je faisais la femme alcoolique et j'étais enceinte, c'était génial. La première fois qu'on a joué sur scène, c'était le 14 septembre et j'accouchais le 22. Les gens disaient « elle est enceinte, elle n'a pas peur », on n'a peur de rien maintenant, on veut oser. C'est pas parce qu'on est enceinte que ça bloque, mais chez certaine personne, le bébé est là et prend beaucoup de place, on ne sait plus faire ci ou ça. Quinze jours après mon accouchement, on a reçu des Arméniennes, des Africaines et on avait été sur le marché puis chaque compagnie a fait un repas. J'avais mon bébé avec moi qui était là depuis 9h du matin et dès que le bébé pleurait – hop – n'importe qui prenait la petite. C'était quelque chose de bien. J'avais confiance aux personnes. C'était ma cinquième, depuis j'ai eu un garçon.

Dominique : ça nous renvoie à la jeune mère dans le film qui laisse son enfant pour partir en tournée et qui culpabilise très fort et en même temps elle dit que plus tard il en sera reconnaissant. Cela demande de la force.

Crêpeuse : du courage de se dire je dois vous laisser. Parce que je dois vous dire que j'ai pleuré, je croyais les abandonner. Puis, non, j'ai le droit de vivre pour moi. Ça donne une fierté, nos enfants nous approuvent quand ils viennent nous voir. C'est quelque chose de magique quand nos enfants nous applaudissent.

Dominique : c'est comme quand je fais du théâtre en milieu scolaire et que le prof de la classe accepte de jouer avec ses élèves. Le regard des élèves ne sera plus le même.

Crêpeuse : Quand à l'école, ils disent « ma maman, elle fait du théâtre, ça passe à Canal 6 », c'est une chaîne qu'il y a à la télévision. C'est quelque chose qui donne de la fierté quand nos enfants nous soutiennent et maintenant nos petits-enfants.

Dominique : là, on est dans un désir de dire j'existe et il y a une reconnaissance.

Crêpeuse : C'est ça, même parfois par nos maris. Lui, il faisait les courses, il avait le portefeuille. Moi je ne suis pas là qu'à faire des enfants et le ménage. Je suis quand-même quelqu'un d'autre, je dois être respectée également, c'est là que je me suis lancée. Quand on a déclaré qu'on partait, on a eu notre metteur en scène qui a remonté ses manches pour qu'ils nous laissent sortir. Mon mari ne voulait pas du tout que je parte. Et maintenant, il me dit vas-y.

Dominique : Pour moi, c'est très fort de vous entendre dire ça parce que ça se sent dans votre spectacle. Ce que vous dites, je trouve qu'avant de vous avoir connues, rencontrées, on sait ça. Il y a quelque chose qui passe dans votre façon d'être en scène, de vous affirmer, d'être dans cette énergie collective. Moi je me suis dit « elles ne doivent pas avoir une vie facile tous les jours ». On est vraiment dans cette nécessité là et dans le résultat, ce que vous donnez à ressentir. Et les Mange-Cafards, vos thèmes de spectacles, ça parle de quoi ?

Mange-Cafards : ça parle un peu de notre vie. Le dernier thème de spectacle, ça parle d'un quartier où on n'a pas de sous. Il y a un côté social aussi.

Dominique : Est-ce que dans vos démarches, elles semblent proches les unes des autres, vous parlez de problèmes sociaux, des vôtres, ceux de vos quartiers, est-ce que c'est juste en parler ou est-ce que c'est dénoncer des choses ? ça va plus loin. Est-ce que c'est plus engagé, militant ?

Crêpeuse : Oui

Dominique : et la forme, le processus de création ? ça échappe un peu à la question

Crêpeuse : En fait, nous, Bruno nous donne un thème, on réfléchit entre nous. On suit le thème de

Bruno : ou alors on choisit un autre thème qu'on a décidé ensemble. Là Bruno nous dit de mener des petites enquêtes. On va chez des gens pour avoir des réponses et on le ramène pour travailler dessus.

Camille : Pour vous c'est quoi la différence entre travailler sur un texte que vous avez récupéré avec les rôles écrits ou faire comme vous, travailler pour faire sortir une parole commune, les improvisations ?

Crêpeuse : moi je ne dis pas que je ne voudrai pas retenir le texte, mais c'est plus facile avec nos émotions, nos mots, nos gestes.

: Après les improvisations, vous ne montez pas un texte ?

Crêpeuse : Bruno nous enregistre, le texte il est là en garniture pour avoir un souvenir.

: il travaille un peu comme Laurent.

Crêpeuse : il y en a certaines qui relisent le texte parce qu'elles en ont besoin, mais moi tout est dans ma tête.

: vous n'êtes pas perdues si quelqu'un ne dit pas telle chose ?

Crêpeuse : on improvise.

: il y a une part de risque.

## Groupe 3 animé par Bruno Hesbois et Léa Rapin

### Présentation des membres du groupe

Bruno : je suis comédien, animateur et coordinateur d'une Compagnie de théâtre action en Belgique, j'ai eu le plaisir de présenter un spectacle hier soir *Madame X*. Nous collaborons avec *Ophélie théâtre* depuis 2002, notre démarche est assez similaire. Cet après-midi, j'aurai l'occasion de témoigner de cette démarche du Théâtre action en Wallonie.

Marie-Hélène : je suis chorégraphe, professeur de danse contemporaine, je n'ai pas pu voir le film à l'instant. J'ai travaillé ici il y a peu de temps avec un groupe de jeunes autour de *Kirikou et la sorcière* qu'on a présenté au Prisme samedi dernier.

Françoise : je fais partie de l'atelier d'écriture animé par Laurent Poncelet.

Anne-Marie : je viens de Belgique, je fais partie du groupe des *Crêpeuses* depuis 7 ou 8 ans maintenant. On a présenté notre spectacle hier, *Madame X*, c'est la 5<sup>e</sup> création. Le groupe existe depuis bientôt 20 ans.

Salim : je fais partie de l'atelier *Mange-cafards* que dirige Laurent Poncelet, je suis bénévole adhérent actif de *Solexine*. C'est une association d'insertion par le biais artistique, théâtre, chant, écriture. Je suis à la buvette, à l'accueil depuis 2005. Je suis bénévole pour le FITA.

Antoine : je fais partie des *Mange-cafards*.

Gabriel : je fais aussi partie des *Mange-cafards*.

Christel : je me suis proposée d'être bénévole le temps du Festival et aujourd'hui je vais prendre des notes. Je participe à l'atelier de théâtre *la fabrique des petites utopies*.

Nicolas : Je suis aussi bénévole et je vais prendre des notes. Je participe à l'atelier de théâtre du *Créarc*.

Elise : j'ai reçu l'invitation d'Ali pour être là. J'ai fait un peu de théâtre et de danse. Je ne suis pas dans ce milieu.

Ali : je suis comédien, je fais de la mise en scène. Je travaille avec différentes populations autour du théâtre : avec des traumatisés crâniens, des jeunes en centre éducatif fermé, des délinquants, un groupe de femmes à Teisseire sur la parentalité. Je crée aussi mes propres spectacles. Avec Elise, on a créé un spectacle de Chantal Morel. On est parti à la *Cartoucherie* de Vincennes avec une dizaine de personnes de la Villeneuve, des professionnels et des amateurs.

Liliane : je viens de Lyon, je fais partie du groupe qui présente un spectacle demain, *Tutsi parole des rescapés du génocide par les rescapés eux-mêmes*.

Jean-Paul : je fais partie moi aussi du groupe *Tutsi*.

Brigitte : je suis une habitante, j'ai fait du théâtre d'improvisation. J'étais à la pièce hier, ça m'a beaucoup touchée, quand les gens eux-mêmes parlent de leur vécu, c'est formidable, c'est à titre personnel.

Marina : je suis journaliste pour la revue *Cassandra, Art(s), Culture(s), Société(s)*. J'écris par ailleurs et je suis venue vous écouter.

Léa : je suis bénévole au FITA, j'ai eu l'occasion de croiser Laurent, notamment aux *Mange-cafards* et les adhérents de *Solexine*. J'ai un intérêt pour s'exprimer ou utiliser le théâtre et l'expression artistique soit pour témoigner ou dire quelque chose qui ferait sens dans la société.

Mengying : je suis bénévole pour le FITA, je vais prendre des photographies. Je fais mes études en France.

**1ère question :**

**La nécessité de créer - L'artiste**

*"Créer - Voilà la grande délivrance de la souffrance, voici ce qui rend la vie légère."*

F. Nietzsche

Bruno : Pour quoi créer ? La nécessité de créer quel que soit le médium artistique. La nécessité impérieuse et urgente de créer, cette démarche répond-t-elle à un besoin, lequel ? L'idée est de partir de vos réponses à vous, de ce que vous avez à dire.

Léa : L'idée c'est de partir de sa propre expérience.

Bruno : Oui comme les jeunes brésiliens, on peut s'appuyer sur le film, bien sûr on n'a pas la même réalité sociale et culturelle. Il y a des choses qui nous poussent à monter sur le plateau et à oser une parole publique.

Elise : Moi, par exemple, je ne suis pas dans le milieu artistique mais j'ai une formation scientifique. Dans mon expérience avec Chantal Morel et son équipe, on avait la volonté de dire le Monde tel qu'on peut le percevoir, faire passer un message, c'est une sorte de militantisme, on essaye de faire passer des idées. Pour moi ça a été une découverte, il y avait une sorte de scission entre la pensée et la création. Il y a une pensée extrêmement forte dans la création que je n'avais pas perçue. Ça m'a rappelé ce que les scientifiques font mais d'une manière plus humaine, plus sensible. C'est une parole sur le monde qui a autant de valeur, de poids. Peut-être créer pour contrebalancer, donner un sens.

Bruno : Quand tu parles du monde, est-ce que tu peux définir un peu plus précisément. Est-ce que c'est ton monde intérieur, est-ce que c'est le quartier dans lequel tu vis ? Est-ce que c'est le monde planétaire ?

Elise : Je pense que ça peut être tous ces mondes-là. Dans cette société, il y a des malaises, je ressens un malaise extrêmement fort, c'est peut-être une forme de résistance.

Léa : C'est peut-être un moyen de sortir ses idées.

Anne-Marie : Pour moi c'est une sorte de libéralisation, de liberté qui nous est donnée d'abandonner la routine, s'évader du quotidien pour s'élever vers plus de spiritualité, d'humanité. Faire comprendre aux gens que le quotidien n'est pas tout, qu'on peut vivre et atteindre une certaine sérénité par le biais de l'évasion que nous apporte la création. Parce que créer c'est pouvoir accéder à l'âme des gens et dans ce monde excessivement cruel et inhumain on a l'impression que tout ce qui est humain est délaissé pour le moment.

Il faut trouver un moyen de nous rapprocher, de nous dire tes problèmes ce sont les miens, tu n'es pas seul, on les partage. Il nous faut surmonter ensemble, nous sommes une force, il ne faut pas nous laisser emporter par ce monde politique, dur et cruel. Il faut que ceux qui ont un peu d'âme et de cœur se retrouvent, se cherchent et arrivent à créer ce monde parallèle.

Pour moi la création, c'est ça : atteindre l'âme des gens et dire non ! On résiste. Ne te laisse pas emporter par ce monde financier qui t'entoure, toi tu es là, tu existes.

Ainsi ça va être un monde différent qui pourrait se mettre en marche. Je crois qu'en France vous avez ce qu'on n'a pas en Belgique, cette révolte qui nous manque chez nous. Le magnifique exemple de la Révolution française, je crois qu'il ne faudrait pas atteindre ce niveau-là qui est destructeur, parce que 200 ans plus tard on en est au même point. Il faudrait se ressaisir, s'unir, dire non à ce monde-là. Ce qui risque d'arriver une explosion de violence. Par le biais de la création, essayons de nous élever et refuser.

Ali : Je vais partir de mon expérience personnelle. Mon premier spectacle, je l'ai créé en 1988 sur mon vécu, l'intime, l'histoire de mes parents. Quand je décide de monter sur un plateau, je veux dire quelque chose à la société qui m'entoure, au moment de la montée du Front national dans les années 80, il est important pour moi en tant qu'enfant d'origine immigrée de raconter ma culture et de montrer une autre image. Dans la société, il y a une image : les Arabes sont comme-ci, comme ça, la religion. Avec le copain avec qui on était, on s'est dit c'est important de dire ce que les autres n'osent pas dire. En tant qu'Algérien, je peux critiquer la religion en citant des sourates du Coran. Ce qui n'était pas évident à l'époque. La création était de l'ordre du nécessaire, pour donner une autre image, mettre le doigt sur un problème de société.

C'est la même chose quand Chantal Morel arrive dans le quartier, elle réagit au discours de Nicolas Sarkozy, on ne peut pas laisser cette image du quartier. Elle s'est dit : faisons un acte de création ici pour donner une autre image. En prenant des amateurs du quartier, elle montre qu'on peut faire quelque chose de beau. Elle utilise *Don Quichotte* pour dénoncer la réalité du monde, les médias. La création est là pour mettre le doigt sur les nœuds de la société, on va dénoncer. Si au Maroc ou en Algérie, il y a des créateurs qui montent sur scène et dénoncent, l'Etat déteste ce genre de choses. J'ai vu *End/Igné* ou Abdelkader Alloula. C'est un acte politique. La chose fondamentale : faire passer un message, montrer le monde autrement, transcender le réel.

Bruno : Ce que j'entends, montrer une autre image que celle qui est imposée par les médias et la légitimité à porter une parole en tant qu'originaire d'un quartier, d'une communauté. Dénoncer et l'acte politique aussi.

Jean-Paul : Nous, c'est un peu particulier, ce n'est pas un groupe de théâtre. On est des rescapés du génocide des tutsis du Rwanda, on a créé un groupe, une thérapie. On parlait, on partageait. On avait parfois des amis qui venaient nous écouter. Dominique Lurcel nous a dit de partager ça. On s'est senti dans l'obligation morale, ça peut aider d'autres personnes. On a fait un montage. Il y a beaucoup de gens qui ne savent pas ce qui s'est passé, ce qu'on a vécu. Vous verrez, on parle d'avant le génocide et après aussi.

Léa : Quand tu disais aider les autres, les aider à parler eux aussi de leur vécu ?

Jean-Paul : Oui, c'est une sorte de thérapie pour nous et les autres.

Bruno : Je t'arrête, on reviendra là-dessus dans la 3<sup>e</sup> question.

Brigitte : Je ne sais pas si je suis dans la bonne question, mais heureusement qu'il y a les créateurs pour nous informer d'une autre manière que les journaux. Sur la question de l'Algérie, des immigrés ou des Tutsis, c'est tellement poignant.

Même le spectacle d'hier, vous parlez des femmes d'aujourd'hui. C'est stimulant, vous nous faites sortir de chez nous aussi.

Gabriel : Je me suis lancée dans le théâtre pour travailler sur une certaine réserve, une timidité personnelle, pour mieux se connaître soi-même.

Anne-Marie : Pour apprendre à s'affirmer.

Marie-Hélène : C'est souvent les grands timides qui arrivent à exprimer leur intériorité sur scène. J'en suis une, je récitais mes devoirs dos à la classe sinon ça ne sortait pas. Maintenant je suis professeure de danse. La timidité est, au contraire, à mettre en avant. Je travaillais dans des écoles primaires en tant qu'intervenante. Les professeurs aimaient mon travail avec les élèves parce qu'ils arrivaient à s'affirmer en orthographe ou mathématiques.

On m'a demandé de faire un travail ici à la Villeneuve. Je ne connais pas du tout, je viens de Paris. C'était un défi pour moi, on n'avait pas de temps, de moyens. J'ai tout porté pour que des jeunes arrivent à s'intéresser à ce projet. C'était pendant les vacances, ce n'est pas évident à mettre en route. J'espère y arriver.

Bruno : C'est quoi ton moteur ?

Marie-Hélène : On me l'a demandé, j'ai dit pourquoi pas. J'ai dit à cette personne qu'il n'y avait pas assez de temps. C'était un peu fou, ce n'était pas totalement intéressant finalement. Mais c'était un bon défi, j'espère qu'aux jeunes ça leur a apporté quelque chose. C'est pour qu'ils voyagent.

Elise : Pour quoi créer ? Pourquoi est-ce qu'on ne crée pas ? Qu'est-ce qui fait que les gens ne créent pas ? Le processus créatif me fascine, le chorégraphe, le metteur en scène. Qu'est-ce qui fait qu'on n'est pas dans ce processus ? Quels sont les freins, les blocages ? Vous parliez des jeunes qui ont du mal à se motiver.

Françoise : Nous, c'est plus modeste, c'est un petit groupe d'écriture selon les indications de Laurent. Pourquoi on crée ? Principalement pour nous, on se lie, ça crée des échanges. Ce sont des créations intimistes. Ça fait une vie dans le groupe.

## 2ème question :

### Le processus de création et le résultat artistique - La société

*"L'art, c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme."*

André Malraux

Ali : Sur les processus de création : à partir de la vie des gens, de la fragilité des personnes. J'ai créé un spectacle à Casablanca au Maroc sur les rapports filles et garçons. On a réuni des filles, des garçons et on a parlé des nœuds dans la société marocaine. A partir des problématiques rencontrées au quotidien on a défini les axes de création. Puis on a fait des improvisations. Par exemple, dans les rues, aux terrasses des cafés à Casablanca, il n'y a pas de femme. Pourquoi est-ce qu'il n'y a pas de femme ? Pourquoi les femmes ne s'assoient –elles pas à la terrasse des cafés ? Au théâtre, sur le plateau, c'est une femme qui est à une terrasse de café, des hommes passent, elle les siffle.

Travailler avec le vécu des gens, c'est découvrir des choses que je n'aurais pas pu inventer parce qu'ils le portent en eux dans l'intimité. On le voit avec Laurent, les jeunes lâchent une partie d'eux. Cela est important.

Récit autobiographique, quand je pars sur ma propre histoire, je pars sous forme d'improvisation, il n'y a pas d'écrit. Comme quand Nasser Djemaï fait un spectacle, il part enquêter. Travailler avec des amateurs, on part sur de l'inattendu. L'improvisation donne un objet artistique déstabilisant pour les critiques à Casablanca car il n'y a pas d'écrit.

C'est le réalisateur qui va réécrire les histoires, sinon si c'est brut de décoffrage on est dans le documentaire. Il y a de la poésie derrière. Comment nous, artistes, ça nous traverse et nous le ressortons autrement.

Léa : Il ne faut pas que ce soit de l'utilisation de la matière de certaines personnes qui ont un vécu pour faire un sujet pour le metteur en scène.

Ali : Mettre des amateurs sur scène avec lesquels on a travaillé, c'est une sacrée démarche. C'est une transformation totale. C'est ce que fait Laurent.

Léa : Et vous les amateurs, ça a transformé des choses en vous ?

Salim : ça m'a fait du bien, on incarne un nouveau personnage à chaque fois. J'ai été au moins 50 personnages. J'ai envie de donner le plus possible, je reçois beaucoup aussi. Je trouve ça merveilleux le théâtre.

Bruno : Est-ce que tu as l'impression que les spectacles montés avec Laurent sont différents, se singularisent de la production habituelle ?

Salim : C'est du théâtre simple. Ce n'est pas la MC2, l'Hexagone.

Léa : J'ai l'impression que tu le mets dans une case inférieure.

Bruno : Quand je vais voir les *Mange-Cafards*, j'ai l'impression de voir ce qu'il n'y a pas ailleurs, un objet singulier qui me bouscule.

Salim : C'est nous. On fait des improvisations. Les grandes pièces de la MC2, de l'Hexagone, des grandes salles, je n'y comprends rien. C'est triste. Les gens sont froids. J'ai envie de me barrer – Et on paye cher pour aller là-bas ! *Mange-Cafards*, ça m'intéresse, c'est plus moi.

Bruno : Tu touches du doigt une réalité que l'on rencontre fréquemment. Une grande partie de la population ne fréquente pas ce type de lieu, le théâtre institutionnalisé, 90% de la population n'y va

pas. Hier, on a vécu dans une salle bien remplie avec des gens qui n'ont pas l'habitude d'aller au théâtre. Il y a eu une adhésion de la salle. Ça raconte des choses que l'on voit, que l'on vit, il y a une identification.

Salim : Moi j'adore le théâtre que font les *Crêpeuses* et nous, c'est du théâtre populaire. Mais chacun ses goûts.

Ali : Je crois qu'il touche du doigt la charge émotionnelle qu'il y a dans un spectacle d'amateurs. Il y a quelque chose de l'ordre de la fragilité, cette force-là. Le comédien, il compose. Il y a des spectacles émouvants, comme Wajdi Mouawad. L'ambiance de la MC2, elle est froide, il y a une mise à distance.

Bruno : J'ai eu le plaisir de mettre en scène un spectacle avec un agriculteur, un monsieur de 70 ans. Il est sorti de scène fâché de lui parce qu'il avait loupé deux répliques. Je lui ai dit : « Jean, je pense que tu ne te rends pas compte, tu es rentré sur scène, tu as quatre générations d'agriculteurs que tu portes sur toi, tu as une charge émotionnelle incroyable ». Il ne voulait pas me croire. Il y a cette force, cette fragilité qui transparait.

Salim : Pour moi, la souffrance que j'ai vécu, c'est aussi un bien, ça m'aide dans le théâtre.

Gabriel : Mes parents sont décédés en 2011, les *Mange-Cafards*, ça m'a fait du bien d'extérioriser ce que je ressentais.

Brigitte : Pour que ça puisse se dérouler, il faut des metteurs en scène.

Léa : ça pose la question, est-ce qu'il faut être accompagné ?

Anne-Marie : Surtout, avoir un metteur en scène qui vous met dans un état de confiance, vous vous sentez écouté. Lui sait gérer le plus, le moins de cette fragilité, de l'état de souffrance pour rendre le spectacle agréable. Moi je suis certaine qu'un spectacle aussi sombre soit-il peut passer avec de l'humour. Parce que sortir d'un spectacle où on est mal, non, il faut donner cet espoir au public. Les gens vont être contents d'être venus et ils vont réfléchir. Notre spectacle parle du chômage, il faut y croire on va s'en sortir. Ou alors, il y a une autre façon de vivre, ne pas sombrer dans cette société de consommation, vous achetez, vous jetez, c'est super. Quel engrenage diabolique, retournez à la terre, à l'essentiel.

Bruno : Pour terminer ce chapitre, je peux témoigner qu'en Wallonie, je reçois du mépris de la part des institutions culturelles pour le travail que je fais. Beaucoup de félicitations aussi et des demandes. Est-ce que c'est quelque chose de ressenti aussi ici ? Je suis heureux aussi de voir que des bénévoles viennent au FITA.

Nicolas : C'est pour découvrir des initiatives que l'on ne connaît pas. La Villeneuve, je ne connais pas. Pour moi, le théâtre qu'on voit au FITA a plus de sens. Ça permet à tout le monde de réfléchir ensemble. Ici on touche le concret, avec du sourire comme on a vu hier soir.

Christelle : Je découvre le quartier via le Festival, je ne suis pas à Grenoble depuis longtemps. Ce qui est intéressant, c'est toutes les actions, ce sont les ateliers de danse, d'écriture. Hier j'ai suivi une journée, un atelier d'écriture et un repas avec un groupe de femmes de l'association ADATE, ça m'a beaucoup parlé, touché. C'était fort.

Bruno : J'ai compris qu'ici il y a un enjeu fort : faire exister un quartier comme Villeneuve. Nous, on a rencontré les habitants de l'Arlequin jeudi soir qui nous ont parlé du mal qu'avait fait le reportage d'*Envoyé spécial* en faisant un tableau apocalyptique du quartier.

Léa : ça a provoqué des initiatives, des créations dans le quartier.

Ali : Je crois que ça a toujours existé les créations, sauf qu'on n'en parlait pas. Moi je faisais des créations. Il y a la *Compagnie des petits pois* qui fait du théâtre, les *Mutins* de la danse. Il y a toujours eu des choses.

Ce n'est pas seulement une mauvaise image véhiculée par les médias mais par les citoyens lambda. Mistral, Teisseire, on en a peur. C'est entretenu par beaucoup de personnes.

Au Conseil général, ils appellent un dispositif *Culture et lien social*, tu reçois des sous si tu travailles avec des SDF, des gens au RSA. L'institution culturelle traditionnelle ne s'intéresse pas à ça. Je travaille pour 3 francs 6 sous en centre éducatif fermé. De plus en plus, il y a un changement qui s'est opéré, des metteurs en scène, des comédiens se sont glissés là. Mais pour trouver des personnes comme Laurent Poncelet avec des vraies convictions, pour faire ces choses, il faut le porter en soi. Il faut avoir l'amour. C'est un travail spécifique, particulier.

Elise : Au-delà de l'aspect apprendre à vivre ensemble, il y a eu un apprentissage de la part des amateurs, mais aussi pour les professionnels. Il y a un apprentissage réciproque. Pour le professionnel, ce n'est jamais facile de se remettre en cause.

Ali : Ils ont été transformés les professionnels. Il faut ça dans le monde artistique, la création est chamboulée. Je suis un fervent défenseur de ça.

Bruno : Pour terminer ce chapitre deux, nous sommes d'accord pour dire que ce type de démarche, de création doit exister. Tu sembles dire que les choses évoluent vers un mieux ?

Ali : ça évolue, pourquoi ? Parce que c'est dans des endroits qui ne sont pas la culture, *Culture et lien social*.

Bruno : pour vous donner du courage, je peux vous dire que, en Belgique, 20 compagnies de Théâtre action sont soutenues par l'Etat. Dans les années 90, on a voulu nous mettre dans l'éducation populaire et nous avons lutté. En 2004, nous avons été reconnus dans les Arts de la scène. C'est la preuve que c'est possible.

**3ème question :**

**Pour qui crée-t-on? - Le public**

*"Une oeuvre d'art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée."*

Nicos Hadjinicolaou

*"Lorsque l'art entre dans une maison, la violence en sort."*

Fernando Botero

Françoise : très modestement, je suis participante à un atelier. C'est comme les tutsis, c'est un peu thérapeutique. Les textes que nous produisons, certains sont sélectionnés par Laurent pour faire un recueil. Mais au départ c'est pour soi et dans l'espoir d'en faire quelque chose.

Jean-Paul : Au départ, c'était une sorte de thérapie, on voulait échanger et partager entre nous. Puis, on a voulu informer les autres, ça permet de mieux surmonter nos difficultés. Quand on a vécu un génocide, on peut se fermer sur soi. On se demande comment les autres vont réagir. Quand on voit qu'il y a des gens attentifs, il y a un débat qui naît. Il y a parfois même des gens qui interviennent dans le spectacle. C'est un peu particulier, ça change. Il y a une grande part d'improvisation.

Bruno : Le théâtre permet de rassembler des gens dans un même espace, de favoriser la rencontre, le lien, le dialogue. Est-ce important pour vous de toucher le public européen qui est assez loin de cette réalité ? Le public africain ? Le public rwandais ?

Jean-Paul : Ce que l'on raconte, le témoignage. Les Rwandais savent ce qui s'est passé. Les Européens ont plus besoin d'être informés.

Marina : Est-ce que vous l'avez déjà confronté à un public rwandais ?

Jean-Paul : à chaque fois qu'on fait une représentation, on invite du monde. A Dieulefit, il y avait pas mal de Rwandais, à Lyon non. Dans l'association, on travaille en Rhône-Alpes, en janvier on sera à Paris, en avril à Bordeaux.

On raconte ce qu'on a vécu lorsqu'on était enfant (1 à 16 ans au moment du génocide, en 1994).

Elise : Quand je me suis fait embarquée dans ce projet, je n'étais pas dans l'idée de représentation. Pour moi, c'était plus la rencontre avec les habitants et le processus créatif. C'est intéressant et ça me pose une colle. On l'a joué au Théâtre Prémol mais on a eu du mal à faire venir les habitants du quartier. C'est difficile de détacher théâtre et une certaine catégorie socio-professionnelle.

Marie-Hélène : Moi j'ai voulu raconter l'histoire d'habitants avec *Kirikou et la sorcière*. Je voulais qu'ils se fassent plaisir. Ça ne marchait pas trop avec une association. J'ai abordé des gens dans la rue pour qu'ils regardent ce qu'on faisait et leur proposer de participer. En deux semaines, c'était trop court. C'était pour eux et pour une association africaine. J'ai habité au Sénégal et là ça m'a permis de voyager avec eux.

Anne-Marie : Nous, les *Crêpeuses*, c'est pour se rencontrer, pour partager des moments ensemble. Les thématiques sont très différentes, on a parlé des relations parents/enfants, avec l'interdiction de la fessée par exemple ; une autre autour des dérives de la mode (les ateliers clandestins, la maigreur, l'exploitation). Pour amener le public à ne pas rester devant l'idyllique de la mode, c'était un peu informatif. La dernière création, c'est pour dénoncer le chômage, la pensée négative portée sur les chômeurs alors que ce sont des victimes. Le luxe se porte bien. Dénoncer tout ça. Il y aura les pauvres gens, les chômeurs, les SDF, les exclus. Ça s'adresse à tous, à ceux qui rencontrent ces problèmes-là.

Salim : nous créons pour les gens comme nous.

Gabriel : le théâtre est destiné à tout le monde : il n'y a pas de catégories visées.

Ali : Les créations que j'ai faites, c'est dans des endroits spécifiques. Dans une école par exemple, dans des centres sociaux, foyers, prisons. Pour toucher un public qui n'a pas l'habitude d'aller au théâtre. Les membres de la communauté maghrébine ne vont pas au théâtre sauf s'ils te connaissent. Ce travail, il est à faire pour qu'ils continuent à aller au théâtre, qu'ils amènent un frère ou un ami.

Bruno : Notre compagnie s'est équipée d'un matériel pour s'installer dans n'importe quel lieu, pour aller là où les gens sont, dans une buvette, etc. Néanmoins, depuis 2 ou 3 ans, chez nous le Gouvernement fait passer de nouvelles réglementations très dures et si on fait un sondage, 85% de la population est d'accord avec ça. On va essayer de faire venir ces personnes au théâtre, il y a un travail à faire pour faire trembler ces bases.

## *Groupe 4 animé par Bahija Ferhat et Elise Moussion.*

### Présentation des membres du groupe

Bahija : habite le quartier, travaille à l'ADATE et est là parce qu'elle monte tous les 2 ans un partenariat avec le FITA. Elle aime bien la philosophie du FITA.

Karine : transmission par l'art.

Jacqueline : prise de notes.

Elise : travaille à Ophélie théâtre, co-anime l'atelier.

Yasmina : venue invitée par une amie qui n'est finalement pas venue.

Laëtitia : Depuis 2 ans dans la troupe animée par Laurent Poncelet (la troupe n'a pas de nom) à Crolles.

Manzi : fait partie de la troupe du spectacle "Tutsi".

Clémence : fait également partie de la troupe "Tutsi". Habite à Lyon

Sarah : prise de notes.

Laëtitia : fait partie de la compagnie "Les Crêpeuses" (Belgique) région de Couvain (Charlesville Mézières). Elle est dans la troupe depuis 3 ans et elle est la dernière arrivée.

Marilyn : fait partie des "Crêpeuses" depuis 1999. Région au Sud de Charleroi.

Martine : fait partie des "Mange-cafards" (troupe de Laurent Poncelet). Elle a fait 2 représentations avec eux.

Marie-Christine : fait partie des "Mange-cafards" depuis quelques années, elle avait arrêté et puis repris.

Sabrina : fait partie des "Mange-cafards". Elle est « Tombée dans le théâtre » par son fils en l'accompagnant au théâtre, elle a pris le virus du Théâtre.

Hermann : fait des photos pour le FITA.

## 1ère question :

### La nécessité de créer - L'artiste

*“Créer - Voilà la grande délivrance de la souffrance, voici ce qui rend la vie légère.”*

F. Nietzsche

Bahija : La première réflexion à la fin du film: c'est tellement d'émotion, tellement fort, beaucoup d'humanité qui transpire au sens propre et au figuré, que c'est difficile après d'aller dans un atelier. On va partir de là, on les a vus se mettre à la création artistique avec beaucoup de difficultés ; ils l'ont fait avec la rage au ventre. D'où la question : pourquoi créer, est-ce que c'est une urgence ? Est-ce que ça répond à une urgence ?

Sabrina : Pour s'en sortir de la vie qu'ils ont eue. C'est un passeport pour aller ailleurs, pour s'évader. Ils se sont donnés à fond pour arriver. On a vu un jeune qui s'est fait mal, qui s'est relevé et qui a continué parce qu'il avait la rage pour aller au-delà, passer les frontières.

? : Est-ce qu'il faut généraliser ?

Bahija : Il faut qu'on soit le plus simple et authentique, à partir de nos projections, c'est ce que chacun de nous pense de ça, si vous êtes dans cette dynamique, c'est que ça répond à un besoin, une envie, à une urgence. Il faudrait que chacun de nous puisse la nommer.

Elise : C'est en fonction de votre parcours à chacun, le relier à son expérience personnelle.

Manzi : C'est un moyen d'expression aussi. Quand il y a des réalités qu'on vit, quand on n'arrive pas à dire certaines choses, on se sert du théâtre pour créer.

Yasmina : Vous excusez mon français. A l'association le SALTo, l'Oiseau bleu, depuis 2013 on fait chaque vendredi un café gourmand et on fait du théâtre sur les sans-papiers, mal logés, etc. et on a fait une boîte à idées : à la fin de la réunion, on prend au hasard et on essaie de répondre à des questions. Et j'ai dit pourquoi pas du théâtre ? Et depuis on a commencé chaque vendredi à répéter. On a fait appel à quelqu'un pour nous assister et on a monté une pièce qu'on a jouée au mois de juin vers le Parc Paul Mistral.

Elise : Vous avez écrit vos scènes vous-mêmes ?

Yasmina : On a fait les scènes : une scène pour l'enfant soldat parce qu'un Congolais l'a vécu dans son pays, une scène pour l'expulsion parce qu'on est venu sans-papier par mer, par terre, on a créé la femme soumise parce que c'est comme ça chez nous.

Bahija : Ici aussi, ça existe la femme soumise.

Yasmina : Je ne sais pas. Pour la femme soumise, il y a eu le conflit de génération entre la mère et la fille. La metteuse en scène voulait supprimer cette scène et je ne l'ai pas jouée et cela m'a fait beaucoup de mal. Je n'ai pas pu me remettre de cela : j'ai tout dévoilé, il faut être courageuse pour dévoiler sa propre vie. Hier, je voulais reprendre le théâtre et ils projetaient le film et je n'ai pas eu le

courage de voir le film parce que j'ai créé l'idée et moi je n'ai pas joué. Je pleurais dehors. Moi je n'ai pas exprimé tout mon vécu : nous, là-bas accoucher d'une fille et d'un garçon. On était six filles, une fille pour mon père c'est une bombe en plus. Moi et mes sœurs, on était battues par mon père. Par exemple, dans mon mariage, c'était un militaire, il est venu demander ma main. J'ai dit à ma mère qu'il a un caractère fort. A 20 ans, ils ont gâché ma vie, j'ai été obligé de me marier avec lui.

Bahija : A partir des blessures, il y a urgence de créer. Par rapport à cette expérience, par rapport à la création théâtrale, est-ce qu'on t'a dit pourquoi tu n'étais pas sur scène ?

Yasmina : Non, c'est moi qui ai dit non parce qu'on a enlevé une partie du texte.

Bahija : Pourquoi tu n'as pas dit : "Ce n'est pas grave je monte quand-même sur scène" ?

Yasmina : Cette scène, il fallait jouer, la femme c'est comme l'homme, l'égalité. J'avais un message à faire passer. La femme, l'homme. Mon père me battait, pourquoi est-ce que je n'ai pas porté plainte, cette faiblesse en moi je voulais l'exprimer. Après mon mariage, j'ai eu une fille, j'ai vendu tout mon or et je suis partie. Je ne voulais pas que ma fille subisse ce que j'ai subi. C'est un message à donner.

Bahija : Merci de nous faire autant confiance. Pourquoi créer ?

Marilyn : Moi, au nom des Crêpeuses, je peux dire que le film m'a aussi beaucoup émue. C'est formidable ce qu'ils font passer par le biais de leurs corps, des émotions, de la joie, de la tristesse aussi. Au sein des Crêpeuses, on a toujours voulu parler de sujets en rapport avec les femmes, la vie des femmes et des projets sociaux comme la mode, l'éducation des enfants.

Elise : Vous faites un lien avec la société à travers des thématiques qui bousculent comme on l'a vu avec le spectacle ?

Marilyn : Oui, c'est ce que les Crêpeuses veulent. A titre personnel, je me suis dit pourquoi pas? Quand je me suis retrouvée dans le groupe et avec Bruno Hesbois, la sauce a pris et j'ai beaucoup apprécié de faire ce genre de théâtre, parce qu'un théâtre d'auteur ne m'aurait pas convenu. Ça parle du vécu des femmes, de notre vécu, de notre entourage. On fait des improvisations et ça vient vraiment de nous

Bahija : Ça répond à quoi ?

Marilyn : Un manque de confiance en moi, une timidité ont pu s'exprimer à travers le théâtre. L'ambiance au sein du groupe est tellement bonne, c'est la rencontre de femmes une fois par semaine, et je sais que le mardi je fais quelque chose pour moi, qui va me plaire.

Clémence : Transmettre le vécu aussi. Ce que j'ai bien aimé dans le film c'est qu'il transmet ce qu'ils vivent tous les jours et nous aussi au théâtre Tutsi, on transmet ce qu'on a vécu.

Elise : Dans le but de faire savoir ?

Clémence : Oui, transmettre ce qu'on a vécu dans le passé.

Martine : Le fait d'exprimer permet aussi de rester debout. Dans notre expérience, avec les Mange-cafards, il y a une phase de défoulement. On travaille beaucoup à partir d'improvisations et ça permet

un défoulement qui est drôle et qui donne aussi des choses poétiques. Une personne de n'importe quel milieu peut devenir poétique, drôle et tragique. Ce qui est super dans la troupe c'est le mélange de différents milieux sociaux et ça, ça apporte quelque chose car on a tous des préjugés qui tombent quand on se connaît mieux. L'improvisation permet de faire tomber des barrières, on fait et on se retrouve d'humain à humain. J'aimerais que ça existe plus. Le théâtre permet de rester debout, de s'exprimer. Chez moi, ça répond à un besoin un peu militant, moi je ne fais pas de la politique autrement et j'ai ainsi l'impression d'être sur le terrain. Découverte des autres, les barrières qui tombent, on a tous des fragilités et on a tous envie de s'exprimer ; ce qui m'intéresse, c'est de faire des saynètes à partir de l'improvisation de chacun. Il n'y a pas nécessairement besoin d'un scénario qui donne une histoire.

Bahija : On reste bien sur ce besoin de créer qui nous ramène à soi, ce qui nous réunit, c'est être à la création artistique, qu'elle soit théâtrale ou pas.

Laëtitia : Nous, à Crolles, on ne fait pas de représentation, c'est vraiment de l'improvisation, on joue. Laurent nous donne un fil.

Marilyn : C'est une volonté ?

Laëtitia : Oui l'atelier a été fait comme ça au début. On a un fil et c'est de l'improvisation totalement. On y va, on passe un bon moment.

Bahija : Pourquoi ce besoin ?

Laëtitia : C'est un moment pour moi. Peut-être aussi un moment où je ne pense qu'à moi, je reprends confiance en moi. Je me défoule, je vis la scène à fond.

Elise : Sûrement parce que tu es en confiance avec la troupe.

Laëtitia : C'est le contexte, parce qu'il y a deux ans, on m'aurait dit va faire du théâtre. En fin de compte quand on est dedans, on devient quelqu'un d'autre la minute d'après. On rigole, on s'amuse, on a le droit de faire ce qu'on veut. C'est comme une heure de sport !

Karine : J'essaie de comprendre ce qui pousse à créer. Souvent il y a une part de faire exister, une certaine singularité. A travers mes créations (écriture, chant, danse, théâtre) c'est revendiquer, montrer pour faire connaître et faire reconnaître. Ça m'aide à transformer des émotions, à guérir des choses en moi et ça aide d'autres dans la société. Dans la conscience, avant, l'art et les pratiques de guérison c'était beaucoup plus relié. Quand je crée, je comprends beaucoup mieux ce qui se joue. Jouer avec moi, des parties de moi. Sortir de soi et être à la fois plus soi-même, sortir des rôles dans lesquels on peut s'enfermer soi-même.

Laëtitia : En fait, c'est plus de se respecter.

Sabrina : Et s'évader. Moi, c'était comme une thérapie après l'accident de mon fils. Quand je vais au théâtre, Laurent nous donne un fil et on y va et ce n'est pas moi, c'est la personne qui est partie au-delà.

Marilyn : On pense à autre chose.

Sabrina : Ce n'est pas moi, je ne pense plus. J'ai un carré de jardin, je parle avec mes plantes, ça me fait du bien.

Marie-Christine : Je suis arrivée par hasard dans les Mange-Cafards, je ne voulais pas spécialement faire du théâtre, mais du mime. Je suis restée pour la chaleur du groupe, l'aventure qu'on vit ensemble. Créer et le groupe qu'on forme. Il y a des personnes que je n'aurais pas rencontrées dans la vie courante. Cette richesse à travers toutes nos personnalités.

Laëtitia : Le groupe de théâtre c'est des gens qu'on n'aurait pas forcément rencontrés. On a créé quelque chose ensemble.

Bahija : Des liens vrais

Marie-Christine : Ça nous change aussi face aux autres, ça transforme, on n'a plus les mêmes réactions. Ça enlève des préjugés qu'on a, du fait de notre éducation.

**2ème question :**

**Le processus de création et le résultat artistique - La société**

*"L'art, c'est le plus court chemin de l'homme à l'homme."*

André Malraux

Bahija : On est déjà dans la deuxième question. On parle à partir de blessures, de différences. Il y a la question de l'envie mais l'envie presque elle viendrait après, mais avant c'est le manque, le besoin qui nous amène.

Peut-on créer à partir de ses blessures ? A partir de ses différences ?

Elise : Et en quoi ces fragilités sont une richesse dans la création ?

Manzi : Dans la troupe, à la base, on se rencontrait dans l'association Ibuka (association des rescapés du génocide). On se rencontrait une fois par mois et on parlait autour d'un thème, d'un mot et à un moment Elise, celle qui nous accompagne, est venue nous enregistrer et elle nous a mis en contact avec Dominique Lurcel qui a eu l'idée d'en faire une pièce de théâtre, enfin ce n'est pas une pièce de théâtre. A la base on n'avait pas du tout l'idée de faire du théâtre. C'est quelque chose qu'on peut difficilement transmettre autrement. C'était involontaire que ces blessures soient la base de la création.

Bahija : C'est souvent un peu le même processus : d'abord c'est des réunions autour de ce qui nous a blessés, ça se transforme en des rencontres... Est-ce que le fait d'être sur scène, il y a la transmission, mais est-ce que ça soigne ?

Clémence : Avant de faire le groupe, on n'arrivait même pas à exprimer ce qu'on avait vécu. Ça fait 20 ans le génocide, et le fait qu'on arrive à s'exprimer entre nous, on ne pouvait pas le faire avant. C'est comme si on avait confiance en nous et alors on peut le mettre sur scène.

Bahija : Ça renvoie, tu nous éclaires sur une étape : pouvoir déjà en parler dans un premier temps, pour pouvoir, dans un deuxième temps, être sur scène et partager avec les autres ; on ne passe pas directement des blessures à l'exprimer sur scène. Mais par une étape intermédiaire. Yasmina, peut-être qu'il fallait une étape intermédiaire avant d'aller sur scène.

Martine : Par rapport à ce que disait Yasmina, il y a quelqu'un qui dirige la troupe, qui fait des coupes et il y a des frustrations.

Bahija : Est-ce qu'on est capable, de sa blessure, en faire une force créative ? Cette transformation, c'est des étapes. Pour Yasmina, c'est douloureux. Est-ce qu'il y a besoin systématiquement d'un travail de réparation avant d'en faire quelque chose sur scène ?

Laëtitia : Dans leur cas, le théâtre vient vraiment en dernier lieu.

Clémence : Ce n'est même pas le problème. On discutait, on prenait des mots [*Manzi lui dit stop car cela sera expliqué le lendemain...*]

Manzi : On va expliquer ça demain.

Yasmina : Moi je voulais dire : on a joué spontanément chacun son vécu, normalement ça devrait être tout le groupe qui décide. Elle, elle le faisait toute seule. Nous, on a souffert, il faut tout partager ensemble.

Bahija : C'était une trahison. La parole confisquée. La pièce ne reflétait pas ton histoire.

Yasmina : Oui, même pour les affiches, pour les costumes...

Bahija : Tu t'es sentie utilisée.

Yasmina : Oui.

Marilyn : Ce n'était pas une décision de groupe.

Marie-Christine : Est-ce qu'à un moment donné quand on fait une pièce, on n'est pas obligé d'en arriver là ? Il y a celui qui gère la pièce, nous, on est avec nos histoires mais à la fin il faut qu'il en reste quelque chose de cohérent. Nous, ça se passe un peu comme ça. On aurait certainement voulu mettre plus de nous mais il faut mettre de tous, tous les messages. Laurent ne peut pas tout mettre.

Marilyn : Chez les Crêpeuses, ce n'est jamais le metteur en scène ou la metteuse en scène qui décide tout seul, toutes les décisions sont prises collectivement.

Manzi : Chez Tutsi, pareil.

Marilyn : Pour *Madame X*, on faisait des improvisations et à la fin on décidait ensemble ce qu'on allait garder. On arrivait à trouver un commun accord.

Martine : Comment se passe le commun accord ? Vous êtes combien dans la troupe ?

Tutsi : Huit. C'est notre parole à nous. Des fois, ce n'est pas ma parole, mais celle de quelqu'un du groupe.

Martine : C'est plus difficile dans les grands groupes.

Manzi : c'est nous qui décidons, ce qu'on veut dire et ne pas dire.

Marilyn : Bruno n'a jamais décidé à notre place. Même le nom de la création : décidé d'un commun accord.

Sabrina : Une fois j'ai lu « Jamais sans ma fille ». Dans le film, il n'y a pas tout ce qu'il y a dans le livre.

Bahija : Ce que dit Yasmina, c'est l'affaire de la confiscation du récit. Ce qu'elle a vécu par rapport à ce qu'elle a raconté, c'est comme un vol d'une part de soi. C'est autre chose qu'un metteur en scène qui réfléchit, adapte.

Sabrina : Elle a fait confiance, raconté sa vie.

Bahija : Tu veux répondre.

Karine : Cette question des étapes est super intéressante. Il faut peut-être avoir commencé à réparer des choses pour que ce ne soit pas trop brut et en même temps, c'est bien quand c'est brut. J'aime souvent des artistes ou des gens très bruts, comme Mano Solo, il était en colère contre la vie. Je ne sais pas répondre, je viens pour y réfléchir.

Martine : La question se pose peut-être quand on exprime ce qui est très proche de notre vie et à ce moment, ça demande certaines étapes. Mais il y a aussi d'autres manières de faire. Quand on fait des improvisations, mais pas forcément par rapport à un vécu. On n'a pas le temps de réfléchir, et ce qui sort vient de nous, de notre vision du monde. Ce n'est pas la même chose et on a moins besoin d'étapes. Ce n'est pas le même travail. C'est beaucoup plus lourd de lâcher quand ça fait partie de sa vie.

Yasmina : Moi jusqu'à présent, je me sens trahie, le groupe, je croyais qu'on était une chaîne.

Sabrina : Après une blessure on peut créer. Par contre, je ne me suis pas exprimée, mais j'ai écrit. On écrit plus facilement. Quand on a la blessure fraîche, on arrive à s'exprimer, et si on attend plus, ça se dilue.

Elise : Ça se cristallise aussi.

Bahija : Sabrina redonne la question de l'étape intermédiaire, l'écriture.

Karine : Ça dépend si on dit que s'exprimer, c'est différent de créer. Un exemple que tout le monde connaît: Stromae, la chanson *Formidable*, c'est quelqu'un dans la rue qui exprime la douleur de façon pathétique mais on ne prend pas ça pour de la création. Je trouve ça chouette que ça s'exprime de cette façon, plutôt que ça s'explode. Pour moi quand on dit « créer » il y a du recul dessus. On peut créer seulement quand on a un peu de recul dessus, on peut créer à partir de ses faiblesses.

Elise : Ce qui implique qu'il y a un processus technique, l'art c'est une manière de faire, au théâtre on a des codes, ça permet de prendre de la distance.

Karine : Pour moi, ce n'est pas qu'au niveau artistique. Être créatif dans sa vie. Si on lâche la colère et que l'autre ne peut pas la recevoir. Il y a des colères qui peuvent être très créatives si on a un peu de recul et un peu de technicité, de conscience de ce qu'on fait et où on veut aller.

Manzi : Alors ça voudrait dire que pour que ce soit créatif, il faudrait qu'en face il y ait quelqu'un pour la recevoir. Il faudrait que la création soit productive, qu'elle ait un impact, quelle ait un résultat.

Karine : pour moi s'exprimer, ça peut déjà être créatif, sinon ça explose, mais ce n'est pas sûr.

**3ème question :**

**Pour qui crée-t-on? - Le public**

*"Une oeuvre d'art existe en tant que telle à partir du moment où elle est regardée."*

Nicos Hadjinicolaou

*"Lorsque l'art entre dans une maison, la violence en sort."*

Fernando Botero

Elise : On a parlé de soi-même, du groupe. Si on monte sur scène, c'est aussi devant un public. Pour quoi crée-t-on ? Cette question est dans la logique de la 3ème question de la réception. Quand on produit une oeuvre c'est pour qu'elle soit vue, lue.

Pour qui crée-t-on aussi ? Quelles sont les conséquences de la réception du public ?

Laëtitia : Nous, on ne monte pas sur scène, on se fait rire entre nous.

Elise : vous êtes à la fois acteur et spectateur.

Laëtitia : oui, on rigole bien.

Bahija : Vous rigolez ?

Laëtitia : Oui, dans les situations que nous donne Laurent, comme le chef d'entreprise. On grossit le trait, on joue, on prend du plaisir.

Bahija : En jouant un chef d'entreprise dans votre groupe, est-ce que ça change quelque chose dans le monde ? Parce qu'on fait le monde, même là. Est-ce que ça transforme ton regard sur les patrons ?

Laëtitia : Non la réflexion ne va pas jusque-là. C'est vraiment un moment pour nous. Nous, on ne monte pas sur scène comme vous.

Martine : Si vous vous exprimez, si cela permet de mieux tenir debout et de ne pas exploser.

Laëtitia : Quand je rentre chez moi, je suis zen.

Manzi : Ce n'est pas une création, c'est une expression. Nous, il y a eu d'abord expression dans le groupe et après création. S'il y a création, il y a expression mais s'il y a expression, il n'y a pas forcément création.

Bahija : L'expression c'est une étape de la création.

Karine : Il n'y a pas de hiérarchie entre création et expression. Ce n'est pas parce que vous n'aboutissez pas à un spectacle qu'il n'y a pas création, ce n'est pas parce que c'est de l'improvisation qu'il n'y a pas création. Je ne veux pas dénigrer ces moments.

Marie-Christine : Créer, c'est sortir quelque chose de soi, donc vous créez bien quelque chose. Tout ce que vous dites sera diffusé dans le groupe donc il y a quand même création.

Karine : En improvisation, tu lâches des trucs en vrac et à un moment dans l'improvisation tu lâches un truc, dans un but précis. Tu choisis consciemment, dans le but de produire tel effet.

Laëtitia : Il y a beaucoup de façons de créer.

Bahija : Dans la synthèse, on pourra dire, c'est quoi créer.

Elise : L'idée de production est importante et le fait d'être dans l'improvisation, qui est plus « volatile » si je puis dire, éphémère.

Pour ceux qui sont confrontés à un public, à qui avez-vous envie de transmettre ?

Marilyn : Tout le monde.

Manzi : Celui qui s'y intéresse. Ce n'est pas une population cible. Tout le monde.

Elise : Ceux qui ne s'y intéressent pas ?

Clémence : Le public est là, si ça l'intéresse, ça l'intéresse.

Manzi : Notre cas est un peu différent, un peu politique, les gens que ça n'intéressent pas, on ne cherche pas à les convaincre.

Bahija : Ça peut être l'ignorance.

Laëtitia : Je suis allée voir le spectacle *Le soleil juste après*. J'ai amené mes enfants, elles ne sont pas petites, petites. Mes filles n'ont pas trop compris. Avec une explication, elles auraient mieux compris. C'est un spectacle que j'aurais aimé voir avec une intro comme *Magie noire ou la Vie en corps*. C'est très, très fort.

Bahija : Elles ont quel âge ?

Laëtitia : 9 et 10 ans. Avec une introduction, elles auraient mieux compris. Elles ont bien aimé.

Marilyn : Au sein des Crêpeuses c'est souvent qu'on espère pouvoir faire bouger le monde, les mentalités ; que les gens réagissent, réfléchissent avec nous.

Karine : Quand j'écris, quand je chante, j'ai envie de toucher tout le monde, même des gens qui pourraient ne pas être intéressés. Je n'arrive pas à exprimer ce que je veux dire ... et c'est aussi des gens qui me ressemblent. Je m'intéresse à la thématique des monstres qu'on a à l'intérieur de soi. J'en ai pris conscience quand j'ai vu qu'il y avait des gens vraiment touchés par ce que je chantais, et ça a pris tout son sens, c'est ça que j'ai envie de toucher, même chez les politiques.

Elise : Le monstre à l'origine c'est celui qui est montré. Le sens du mot à l'origine, c'est ça donc il y a l'importance et la thématique du public.

Manzi : Et vous Bahija ?

Bahija : Tout ce que vous avez dit me parle. On n'a pas les mêmes histoires, le même vécu mais on a tous nos blessures. Moi je danse, moi toute seule, dans les moments de douleur, c'est transcendant, je pourrais me retrouver en train de pleurer de bonheur. Je donne des cours de danse. Quand je partage ça avec des copines, c'est juste merveilleux. Je ne me sens pas créatrice, artiste, mais ce que j'exprime est élaboré, c'est un moment de pur bonheur.

Moi je ne suis pas sur scène mais ça a un impact avec les gens avec qui je partage ça, c'est de la joie. Quand je vais voir les spectacles, ceux de Laurent Poncelet, ça me parle, ça a un rapport avec ma propre histoire, l'exil. Je m'occupe de la formation. Je pense qu'on ne peut pas travailler avec soi-même, avec son matériau à l'état brut, c'est exposant pour les personnes, c'est trop violent pour les gens, ce n'est pas poétique. Une étape préalable c'est important, *Madame X* est universel ; que je vienne de n'importe où, peu importe qui la joue, c'est une histoire universelle. Quand j'entends un professeur anthropologue parler, je me dis que c'est exactement ce que je ressens. C'est pareil face à un spectacle.

Laëtitia : Ceux qui sont sur scène, qu'est-ce que vous ressentez à la fin du spectacle ?

Marilyn : Moi, un grand plaisir parce qu'on parle toujours d'une façon humoristique, que le message est passé. On ne va jamais du côté larmoyant.

Martine : Moi, sur scène j'ai toujours beaucoup de tensions. J'adore le côté coulisse et sur scène, pendant le jeu on est en tension, on est un peu sur un fil.

Manzi : Une certaine jouissance d'être entendu. Dans la vie de tous les jours, on est des gens ordinaires.

Marilyn : Il y a souvent un retour avec la salle et on se rend compte que les gens nous renvoient plein de choses.

Yasmina : Moi, quand on fait des répétitions, je me dis : je suis là, j'existe.

Bahija : C'est fort.

Marilyn : Quand je suis sur scène, je me lâche, le stress s'en va et le metteur en scène nous dit : « Allez-y, amusez-vous et ça fera déjà une partie du spectacle... ».

## Conclusion

Elise : pour synthétiser, j'ai noté des mots clefs que vous pouvez compléter :

- \* besoin de s'exprimer (dans différentes situations, exprimer une situation plus large).
- \* beaucoup de choses ont un rapport avec l'intimité, les blessures, les fragilités comme moteur de la création.
- \* ça a des limites : il faut avoir confiance, être entouré d'un groupe.
- \* groupe très important, fédérateur. Il peut être une limite quand le groupe n'est pas suffisamment respectueux.
- \* témoignage, transmission.
- \* du côté public, importance de transmettre à un public parfois éloigné de ses préoccupations pour interroger, dire, réveiller.
- \* besoin de dénoncer.
- \* aspect revenu souvent : beaucoup d'improvisations, outil très utilisé au théâtre. Permet de se défouler, sans réfléchir, s'exprimer, de jouer.
- \* idée de transformer, transcender, guérir, passer au-dessus d'une blessure, d'une timidité, d'une peur.
- \* idée qu'on a besoin de reconnaissance, de faire exister les singularités, faire entendre des voix.
- \* importance du lien, lien parmi les créateurs et transmission avec le public.
- \* se sentir exister.

Mots « forts » : ENSEMBLE / RÉPARATION / DOULEUR / RICHESSE / LIBERTE